

Joe Legloseur

Carnet

2

2022



Joe Legloseur

Carnet 2

2022

Editions du GFIV

2024

Premier jour de l'année 2022.

Belle lumière rose sur les nuages à la fenêtre du bureau ce matin. Ne pas faire d'excès le soir du réveillon permet de se lever en pleine forme le lendemain pour apprécier ce spectacle.

*

Je recopie au propre la liste « à lire » qui traînait sur mon bureau sur un bout de papier presque illisible.

Flaubert, *Salammbô*

Yourcenar

Sévigné

Balzac, *Les chouans*

Barbey d'Aurevilly, *Les diaboliques*

G. Sand

Borges, *Fictions*

Orwell, *1984*

Musil *tome II*

Dostoïevski, *L'idiot*

*

On reconnaît le 1^{er} janvier au fait qu'il est difficile d'entreprendre quelque chose. On reste là à attendre on ne sait quoi. Ce n'est pas vraiment désagréable, juste un peu déroutant.

*

« La première fois que j'ai rencontré Linda Kasabian, à l'été 1970, elle portait la raie au milieu, pas de maquillage, le parfum « Blue Grass » d'Elizabeth Arden, et l'uniforme bleu froissé qu'on donnait aux détenues de la prison pour femmes de Los Angeles. »

Voilà un exemple assez représentatif de ce que j'appelle une phrase chandlerienne sans trop savoir pourquoi (à part le fait que cela me fait penser à l'incipit de *The long goodbye*). Elle est tirée d'un recueil d'articles de Joan Didion. Elle nous parle ici d'une personne qui se trouve en détention provisoire en attente de témoigner au procès des meurtres commis dans la maison de Sharon Tate Polanski.

*

La jeunesse sait qu'elle va passer. Elle pressent que cela ne va pas durer éternellement. Le sentiment de la jeunesse, tout comme celui de la vieillesse, passe par le corps, ses métamorphoses, son énergie, son élan vital (ascendant dans un cas, descendant dans l'autre). Hugo évoque dans un poème des *Feuilles d'automne* intitulé *O mes lettres d'amour* l'élan des jeunes années. Le poète relit des lettres écrites à une fiancée lorsqu'il avait entre dix-huit et vingt ans. Il en a trente, une famille, du succès ; il mesure ce qui le sépare de celui qu'il était alors en repensant à l'époque où il était « plein de songes ».

O temps de rêverie, et de force, et de grâce !

Attendre tous les soirs une robe qui passe !

Baiser un gant jeté !

Vouloir tout de la vie, amour, puissance et gloire !

Être pur, être fier, être sublime, et croire

A toute pureté !

*

Relecture des chroniques de Joan Didion réunies dans *L'Amérique*. Je me souvenais des gamins paumés de 1967 à San Francisco et aussi les musiciens du groupe dans un studio d'enregistrement attendant un Jim Morrison très en retard. En revanche, j'avais oublié le reportage sur le tournage de l'un des derniers films de John Wayne, très malade, entouré de Dino, Hathaway et quelques autres briscards. Joan confie au lecteur que le vieux cowboy était le héros de son enfance. Elle avait toujours attendu, en vain, de rencontrer un homme qui lui parle comme Wayne parlait aux femmes dans les films.

*

Au lendemain des déclarations menaçantes du président, je me suis demandé ce que les autorités du pays pourraient faire pour « m'emmerder ». M'interdire l'accès aux restaurants, aux bars, aux boîtes de nuit et autres lieux de convivialité serait de peu d'effet étant donné que je n'y ai pas mis les pieds depuis plusieurs décennies. Même chose pour les musées et les cinémas dont je me suis éloigné depuis que j'ai quitté la région parisienne. Aussi suggérerais-je, dans un esprit de citoyenneté responsable, de placer un membre de la maréchaussée à l'entrée de ma bibliothèque pour m'en interdire. Autre possibilité d'emmerdement : confisquer mon encre de chine et mon matériel graphique ainsi que mon carnet de croquis. Enfin, comme chez les talibans, il serait judicieux de couper les appareils susceptibles de diffuser de la musique. On n'obtiendra pas de moi un soutien inconditionnel de la politique gouvernementale en agissant ainsi mais on aura atteint le but fixé qui est de me causer de l'embarras.

*

J'essaie de ne pas être trop sentimental mais j'ai un faible pour la poésie des romantiques du dix-neuvième siècle. C'est comme ça, je n'y peux rien : je finis toujours par revenir à Hugo, Lamartine, Chateaubriand, Musset et d'autres moins connus.

*

« (...) le non-agir est la réponse optimale aux situations dans lesquelles nous avons une idée précise et impatiente de l'état que nous voulons atteindre mais dont l'exécution n'est pas en notre pouvoir présent, parce qu'elle dépend d'événements, internes ou extérieurs, qui échappent au contrôle direct du vouloir. »

*

Le livre *L'usage du vide* se termine sur une citation de Tchouang Tseu qui pourrait faire office de cap à conserver dans le tourbillon de la vie : « Fais corps avec l'infini, ébats-toi en restant invisible, déploie pleinement ce que tu as reçu du Ciel sans chercher à voir ce que tu en retireras, demeure vide et voilà tout. »

*

« Les choses sont là, pourquoi en imaginer ? » Phrase entendue dans *Éloge de l'amour* de Godard. Elle a frappé mon attention dans le flot de phrases, parfois en partie inaudibles, qui constituent une sorte de fond sonore aux images. Elle peut s'appliquer au cinéma, bien sûr. La caméra est un outil de captation de l'existant. Elle pourrait également s'appliquer à l'écriture et au dessin.

*

A propos de Jean-Luc Godard et indépendamment de son cinéma, j'apprécie le fait qu'il ne soit pas devenu réactionnaire comme tant de personnalités de sa génération, anciens mao-gauchistes convertis à l'ultra-libéralisme.

*

Commencé la lecture des *Chouans* de Balzac. Je crois me souvenir que Gracq en disait le plus grand bien. Le ton est un peu *surjoué*, comme si l'auteur cherchait par l'accumulation de superlatifs à dramatiser ce qui est présenté et à susciter la curiosité pour ce qui va suivre. Je crois y déceler une note d'humour, comme si le texte devait être déclamé avec emphase. Cette note ironique peut-être involontaire apporte une forme de légèreté à ce récit historique.

*

Toujours cette impression de ne rien faire ou pas grand-chose alors que, si je prends le temps de regarder, je peux constater que depuis ce matin j'ai terminé un dessin assez compliqué d'après une photographie vintage où on voit une fille en minijupe assise sur une belle voiture avec quelques maisons derrière en perspective. Pendant que je finissais l'encrage, j'ai complété ma playlist « glam rock » avec Roxy Music et même Alice Cooper. Pendant les pauses, j'ai lu dans le roman de Balzac les scènes de la bataille entre les républicains et les chouans et un poème de Lamartine méditant dans les ruines du Colisée. Maintenant, il est 14:00. Je compte consacrer l'après-midi à la lecture. Si on ajoute une douche et la promenade du chien, on a une journée très bien remplie.

*

Pour avoir besoin d'écrire, ne faut-il pas s'ennuyer ? J'ai été un peu trop occupé à dessiner ces derniers temps. Je vais ralentir de ce côté-là et revenir sur le clavier de l'ordinateur. J'ai relu les premières pages du carnet pour en inclure un extrait dans le prochain numéro de *GFIV Magazine*. J'appréhendais comme toujours la relecture. Je me tenais prêt à écraser le fichier si

nécessaire. Ce ne fut pas le cas. Je me suis contenté d'élaguer ici où là des phrases qui n'apportaient rien. Je me suis dit, une fois de plus, que l'écriture était une merveilleuse manière de ne pas laisser filer définitivement les choses qui disparaissent à mesure que la pellicule défile en s'autodétruisant.

*

Vu un dessin d'humour dans lequel on voyait un employé dans son bureau. L'image était accompagnée de la légende « Aujourd'hui, cela fait sept ans que Laurent travaille dans la même entreprise et il ne sait toujours pas en quoi consiste son métier ». Je me souviens que je me posais la même question lorsque je travaillais et je me la suis posée bien au-delà de sept années. Je me suis rappelé la perplexité où je me trouvais lorsque je tentais de cerner en quoi consistait exactement le travail que me confiait l'Éducation Nationale. Je butais inévitablement sur l'évidente inutilité du cours pompeusement intitulé "arts plastiques" que j'assurais tant bien que mal dans un collège de ZEP installé au cœur d'une zone "sensible" servant de terrain d'expérimentation aux divers dispositifs de l'éducation dite "prioritaire". On sait maintenant avec certitude ce qu'on soupçonnait alors fortement : l'absence de résultats de ces usines à gaz est à la hauteur de la bonne conscience avec laquelle tout le monde feignait d'y croire avec le plus grand sérieux. Je touchais un salaire et j'avais une sorte de fonction officielle dans la société. Le sentiment d'absurdité qui m'étreignait le matin lorsque j'entrais dans les locaux et à midi lorsque je mangeais mon sandwich dans la salle déserte débouchait étrangement sur une sorte de vide bienheureux que j'ai rarement eu l'occasion d'éprouver dans d'autres circonstances.

*

Très content d'avoir trouvé le livre de Charles Stépanoff consacré au chamanisme¹. Au commencement d'une lecture qui suscite ma curiosité, je suis toujours fébrile, dans l'attente d'un miracle. La préface est pleine de promesses. « Son propos est d'une grande ambition : présenter et rendre intelligible au lecteur non spécialiste l'immense contribution à l'imaginaire humain qu'ont constitué les techniques cognitives du voyage chamanique boréal. » L'idée de l'auteur, si l'on croit le préfacier, est de considérer le chamanisme nord-asiatique comme un témoignage sur les techniques de l'imaginaire qui se passent d'une imagerie. D'où le titre. « Car il existe une différence de taille entre, d'une part, l'imagination guidée, celle qui est la plus familière aux populations lettrées contemporaines, amorcée par un support du genre film ou roman, que l'on peut suivre sans effort en brochant sur lui à la marge et, d'autre part, l'imagination exploratoire, produit d'un vagabondage plus ou moins contrôlé de l'esprit que ne stimulent pas des accroches extérieures, et qui implique de prendre une part active dans la création imaginative. »

*

« Le chamane est cet individu capable, d'une façon mystérieuse et pour nous bien difficile à concevoir, de se percevoir simultanément dans deux espaces, immédiat et virtuel, de s'y mouvoir et de les mettre ainsi en connexion. »

*

¹Voyager dans l'invisible. Techniques chamaniques de l'imagination (La Découverte)

« Tous les humains ont une fantastique capacité d'exploration de riches univers mentaux. Le rêve la nuit et la rêverie le jour sont incontestablement les domaines où la créativité de l'esprit humain se manifeste le plus universellement avec le plus de puissance. Or que font nos sociétés de ces flux prolifiques d'images non sensorielles ? Elles ne leur reconnaissent guère de valeur sociale. » Certes, la société n'accorde aucun intérêt à ces « flux d'images non sensorielles ». Le fait qu'on ne peut leur donner de valeur marchande doit jouer un rôle. Rien n'empêche cependant de s'y intéresser, gratuitement, à titre individuel.

*

Cher carnet,

j'ai déjà écrit trois pages de *Seventies*, le récit de la jeunesse de Bill Térébenthine raconté par Joe Legloseur. Tout va bien mais il ne faut pas que je t'oublie. Tu es indispensable car avec toi, je me lance dans l'écriture improvisée sans intention précise et il arrive assez souvent que ce qui en sort présente un intérêt, sinon une utilité. Car pour écrire mieux il faut écrire beaucoup.

*

« La pensée non contrôlée, comme la rêverie, n'est pas une déviance, c'est un effet de l'activation du « réseau par défaut » du cerveau. On commet donc un curieux contresens quand on nomme « état altéré de conscience » ce qui constitue l'activité la plus routinière et la plus neutre du cerveau, occupant 50 % de la vie mentale éveillée ! » Charles Stépanoff

*

11 mars : « Il faut avancer au-devant des arbres ». Cette phrase énigmatique a été prononcée par un personnage (chamane ou sorcier ?) lors d'un rêve interrompu au cours d'une nuit agitée.

*

26 mars : pendant la promenade du chien, un type très énervé m'a menacé de me « casser la bouche ». Je me suis souvenu avoir entendu récemment plusieurs témoignages au sujet de l'agressivité chez un nombre croissant de personnes. On a un temps mis cette excitabilité sur le compte de la sortie du confinement mais celui-ci s'éloignant dans le temps et il va falloir chercher autre chose.

*

Dans un monde où tout change (à commencer par le climat), il est rassurant d'entendre parler à la radio des inégalités scolaires et des "leviers pour y remédier". Au moins, en ce domaine, rien n'a changé depuis les années 60. Et rien n'indique la moindre possibilité de changement en vue.

*

J'en ai un peu marre de relire le début de *Seventies*, corriger, relire encore, corriger, etc. Tout ça à cause d'un aphorisme de Valéry : "Une chose réussie est une transformation d'une chose manquée. Donc une chose manquée n'est manquée que par abandon." Je repense à Kerouac dont on ressort *Mexico City Blues*, à ce qu'il représentait à l'époque où son livre traînait un peu partout chez les gens qui m'hébergeaient. J'aimerais retrouver un peu de ce souffle de liberté. Pour aller dans cette direction, c'est-à-dire à l'inverse de l'excellence soigneusement ouvragée, il faut se lancer comme un nageur ou, selon l'analogie du poète beat, comme un instrumentiste dans un orchestre de jazz à qui on passe le relai. Go !

Peut-on s'habituer à cette accumulation cauchemardesque qui semble aller crescendo, depuis les annonces quotidiennes du nombre de morts au début du premier confinement jusqu'aux images des atrocités de la guerre en Ukraine en *direct live*. N'en jetez plus. A force de nous faire crouler sous les menaces, de multiplier les motifs d'inquiétude, le risque est de finir par nous rendre indifférents à tout. D'ailleurs, n'est-ce pas déjà commencé ?

*

Lu la deuxième partie de *L'Idiot* : beaucoup d'agitation et de confusion accentuée encore par l'intervention de nombreux personnages pas toujours faciles à identifier. Au milieu de ce chaos hystérique, le prince Muichkine ne cesse de fasciner par sa manière de suivre sans jamais s'en écarter sa voie personnelle qui se dessine à travers chacune de ses réactions. Il ne semble pas être guidé par de grands principes abstraits moraux ou religieux mais semble réagir en tâtonnant et en hésitant, comme s'il inventait dans l'instant une certaine manière de se comporter vis-à-vis du monde extérieur. C'est ce qui donne à ses interlocuteurs l'impression d'avoir tantôt affaire à un naïf un peu simplet ou au contraire à une personne très lucide capable de déjouer calmement les manœuvres les plus tortueuses.

*

« Ce que j'entends par "vivre à part soi", c'est vivre dans le monde sans dépendre du monde : c'est comme si personne ne savait qu'un tel individu existât, et que l'on souhaitât que personne ne le sût ; c'est être un spectateur silencieux du formidable spectacle qui s'offre à vous, et non un objet d'attention et de curiosité ; c'est s'intéresser profondément et passionnément à ce qui se passe dans le monde, mais sans éprouver la moindre envie de s'y faire accepter ou de s'y mêler. C'est une vie telle qu'on s'attendrait de voir mener par un esprit pur [...] Celui qui vit sagement à part soi et selon son cœur observe l'agitation du monde par les interstices de sa retraite et ne veut pas se mêler à la cohue. Il entend le tumulte et ne bouge pas. » William Hazlitt, *La Solitude est sainte*, éditions Quai voltaire (cité par Frédéric Schiffter sur fb)

*

Comme ils sont touchants, ces sociologues qui essaient de comprendre les « classes populaires » qui hantent le « périurbain » et qui votent massivement pour le RN. Attention aux visions simplistes, binaires (gagnants contres perdants, etc.), il faut « entrer en complexité ». Par exemple, explique sans rire une sociologue, certains ouvrier non qualifiés accèdent à un poste d'agent de maîtrise (à la cinquantaine, certes, mais ils considèrent qu'ils ont réussi). Beaucoup sont propriétaires de leur logement (peu importe s'ils se sont hyper-endettés pour acquérir un pavillon dans un lotissement déprimant). Ceux-là veulent montrer qu'ils sont installés et n'ont rien à voir avec les assistés.

*

Premier mai. Premier matin ensoleillé avec une lumière sur le jardin qui donne envie de sortir lire dehors. Premier matin également où les symptômes grippaux semblent s'éloigner pour de bon.

*

9 mai 22. Je suis passé aux chaussettes d'été, l'herbe est jaune et on se dirige vers une sécheresse exceptionnelle en Bretagne. Ce qu'il y a de bien avec le président réélu, c'est qu'il ne nous stresse pas au sujet des conséquences du dérèglement climatique. Pas un mot sur le sujet pendant sa campagne alors que le Giec venait de publier un énième rapport apocalyptique.

*

Même en te contentant d'écrire quelques lignes par jour, on peut constater que la respiration s'améliore et, avec elle, les rêveries et les pensées.

*

Si j'étais différent, et même à l'opposé de ce que je suis, j'aurais peut-être fait de grandes choses, comme une carrière politique ou la création d'une *start-up* performante. Dans un des multivers, il existe peut-être un Bill optimiste et dynamique, un « compétiteur ». Une seule chose est sûre : si ce monde parallèle existe, rien ne circule de là-bas jusqu'à nous.

*

Le site sur lequel je venais m'approvisionner en films a fermé et je me dis que c'est une bonne chose. Je consacrerai moins de temps au cinéma et j'en libérerai pour l'écriture et le dessin. Cela ne peut pas faire de mal.

*

Il se passe tellement de choses autour de l'achat d'une maison à Lannion que je trouve à peine le temps de dessiner et de corriger le premier jet des souvenirs des années 70. Ici, il faut également préparer la vente de la maison de Binic. Je viens de finir le nettoyage des vitres (c'est important, la vue et la lumière). Une quinzaine de fenêtres nettoyées, c'est l'équivalent d'un abonnement d'un mois dans un club de gym. J'ai mal partout, mais avec la satisfaction du devoir accompli. Maintenant, j'ai droit à un peu de repos, lire *Salammbô*, écouter Kevin Morby, regarder des vieux films italiens avec Catherine Spaak.

*

On peut commencer à n'importe quel moment. Ce n'est pas le fruit d'une décision mais plutôt la fin d'une idée selon laquelle ce n'est pas le moment. Les raisons pour ne pas commencer ne manquent pas. L'extinction de ces raisons laisse la place au commencement. Celui-ci naît spontanément du vide laissé par cette extinction ; il en découle naturellement, sans effort.

*

Je me demandais comment allaient vieillir les très laides architectures contemporaine et plus particulièrement ces maisons cubiques qui poussent à vitesse rapide dans les zones pavillonnaires et les lotissements. En lisant une recension du dernier livre de Bruce Bégout² je lis ceci : « ... ce que montre Bégout, c'est qu'en Occident, dans les sociétés capitalistes, nous sommes entrés dans un monde sans ruines en raison notamment de l'obsolescence programmée,

² Bruce Bégout, *Obsolescence des ruines, Inculte*

théorisée par Bernard London dès 1932. Et le philosophe de montrer que cette politique de l'obsolescence n'a pas concerné que les objets manufacturés, mais aussi l'architecture. Le neuf ne devient pas ancien ; aux États-Unis, une construction a une durée de vie de 25 ans avant qu'elle ne soit réduite à un tas de gravats et remplacée par un nouvel édifice. »³

*

Adieu Binic. Le festival de rock garage qui se tenait pendant trois jours sur le port au mois de juillet était un grand moment de rock n'roll en plein air. Il a été brutalement interrompu pendant la crise sanitaire et n'a pas repris. J'apprends que le comité des fêtes a lancé une fête de la bière et de la choucroute animée par un orchestre bavarois. Il est temps de s'en aller.

*

Je ne sais pas comment le phénomène s'est produit, j'en ignore la cause ; je ne peux que constater son ampleur. Si je cherche à situer dans le temps le moment de son apparition, je rôde autour de la période électorale et d'une grippe foudroyante. Toujours est-il que je me désintéresse totalement de la vie politique. J'y gagne certes en tranquillité. C'est tout juste si Darmanin parvient à m'arracher quelques minuscules mouvements d'humeur. Quand à Macron, il est là, un peu comme un bâtiment disgracieux dans le décor devant lequel on passe sans y faire attention puisque personne ne semble songer à le faire disparaître de la vue.

*

Une émission à la radio sur Kukai le moine au cinq pinces. J'entends ceci que je note soigneusement tant cette affirmation me semble contenir quelque chose qu'il faut bien appeler une vérité, peut-être même LA vérité ultime, faussement simple et pourtant depuis toujours évidente : « L'idée fondamentale est que le monde concret dont l'homme fait l'expérience ici et maintenant constitue tout simplement la réalité suprême. Il n'y a donc pas d'effort à faire pour aller au-delà mais seulement à comprendre la vraie nature de ce monde-ci. »

*

« Toute la force de l'être humain consiste en ceci : savoir que l'on va vieillir, souffrir et mourir, et être heureux en assumant pleinement cette pensée. Seul celui qui accepte l'idée de la mort, si bien qu'il n'y pense même plus, sera capable d'accéder à la plénitude de la vie. » Clément Rosset (citation trouvée sur le blog de Luc-Antoine Marsily)

*

De temps en temps, j'aime bien me poser une question vaguement philosophique sans avoir recours à un corpus homologué. Aujourd'hui : la question du point de vue. Peut-on en changer et si oui, comment ?

Les déterminismes, la « personnalité », le « caractère », etc.

Seul, peut-être, le romancier qui se met à la place de ses personnages peut être amené à expérimenter d'autres points de vue que le sien. Dans un autre genre, celui qui par la méditation

³Philippe Artières, « Attention gravats ! », *En attendant Nadeau*, 1 juin 2022

(ou d'autres exercices spirituels) tente de dépasser son ego a probablement des éclairs de ce qui se passe au-delà des habituelles frontières de sa conscience.

*

17 juin

I'm sixty four depuis douze jours.

*

Un peu de soleil qui vient éclairer la bibliothèque, un bon livre (*L'œuvre au noir*), un disque de thélonius Monk (*Alone In San Francisco*), un livre en cours d'écriture qui n'avance pas mais qui est commencé (c'est déjà beaucoup) : je peux dire que j'ai tout ce dont j'ai besoin en cette fin juin.

*

Premier juillet.

Je m'installe avec l'ordinateur sur les genoux et Ornette Coleman en fond sonore. Je ne suis toujours pas satisfait du début de ce truc qui s'appelle depuis hier « Les années 70 de Bill Térébenthine ». Je ne sais plus qui a dit « Écrire, c'est réécrire » ou quelque chose d'approchant (Valéry ?). En revanche, c'est bien Cioran qui a dit que réécrire était la punition pour avoir écrit. Au travail, donc.

*

Je reviens encore une fois sur un passage où j'évoque une excursion en barque dans une île pendant les vacances d'été de 1969. C'est assez vertigineux. 1. On peut toujours trouver quelque chose à améliorer, à dire autrement ; un mot à bouger, un verbe à déplacer, un adjectif à supprimer, etc. C'est sans fin. Comment savoir si on progresse pour de bon à chaque correction ou si on est en train de détruire l'élan spontané du premier jet ? 2. Pendant ce temps, à force de se focaliser sur certains détails, des associations d'idées apparaissent inévitablement. Deux garçons et deux filles dans une barque se dirigeant vers une île en Bretagne. Comment ne pas penser au Club des Cinq ?

*

Il y a toutes ces choses qui se passent et qui pourraient aussi bien se retrouver incluses dans le carnet si l'envie m'en prenait. Les histoires d'immobilier, la carrière universitaire du fils, le soulagement après le départ des voisins malsains, etc. L'intérêt de l'écriture réside également dans la possibilité d'opérer un tri en donnant une forme à une sélection personnelle (ce qu'on appelle une « vision du monde »). Il ne s'agit pas de fuir la réalité mais ce n'est pas une raison pour dresser des listes aussi exhaustives que possible.

*

2 juillet

Le premier pas n'est pas celui qui demande le plus d'effort. On se lance sans mesurer dans quelle direction on s'est embarqué. C'est le lendemain matin, au moment de faire le deuxième pas, qu'il faut s'accrocher. Cet hiver, j'ai ouvert un fichier qui traînait dans un coin du disque dur, un carnet remontant à l'été 2019. Le contenu faisait alterner des considérations sur

l'actualité du moment (principalement la mort du jeune Steve à Nantes) et des souvenirs d'adolescence se déroulant pendant les années 70. Le mélange avait mal vieilli. Les images datant d'un demi-siècle avaient beaucoup plus de présence que les événements dramatiques récents.

3 juillet

Hier soir à la radio, une voix lisait un texte qui a retenu mon attention. Celui qui s'exprimait répondait dans une lettre à une jeune personne. La question tournait autour de la vocation d'écrivain, « Comment savoir si on est fait pour ça ? ». J'ai pensé à Rilke et ce matin j'ai vérifié dans la grille des programmes de France Culture. Gagné ! Il s'agissait des *Lettres à un jeune poète*. Si on laisse de côté la question de la vocation telle qu'on se la pose à vingt ans, il reste toujours la bonne vieille « quête de soi » qui peut vous accompagner bien au-delà de la date de départ à la retraite. Dans le passage entendu, Rilke recommandait à son interlocuteur d'éviter les grands sujets et de chercher en lui-même en creusant ce qui lui appartient en propre, du côté des souvenirs d'enfance.

*

4 juillet

Certains jours, on se contente de savourer son café en regardant autour de soi.

*

Les souvenirs font partie de ces phénomènes que tout le monde expérimente chaque jour et qu'il est cependant très difficile de cerner avec précision. Les neuroscientifiques parlent de la « récupération de traces mnésiques », ce qui ne nous avance pas beaucoup. Nous avons tendance à considérer comme banal le fait d'exister simultanément dans différents mondes. A un point tel que personne ne s'en étonne. Sur le plan spatial, nous vivons des aventures extravagantes au « pays des rêves » tout en étant allongés sur un lit. Sur le plan temporel, au moment où un souvenir s'impose à nous, il se produit une conjonction entre le présent vécu par le corps et des séquences immatérielles composées d'images, de sensations et d'émotions « mises en bouteille » à une date antérieure et dont l'impact ne semble pas s'atténuer avec le passage du temps.

*

Les personnages qui apparaissent dans les souvenirs ont-ils une existence ? Si on considère comme réel ce qui existe indépendamment de notre volonté et de nos croyances, alors oui, les revenants bizarres qui peuplent nos souvenirs existent indubitablement. On peut essayer de préciser un souvenir qui s'efface mais il est plus difficile de faire disparaître un souvenir involontaire, surtout lorsqu'il est récurrent comme dans le cas des chocs traumatiques. Selon une hypothèse du docteur Freud, il existerait des souvenirs « enfouis » attendant d'être déterrés. Le principal mérite de cette théorie est d'avoir inspiré l'un des plus beaux films du monde : *Pas de printemps pour Marnie*. Mais revenons aux personnages qui ne vivent que dans les souvenirs. Leurs caractéristiques sont assez étranges. Sur quels critères ont-ils été sélectionnés dans le casting ? S'agissant de proches (amis, membre de la famille) on peut comprendre ; mais il arrive qu'on se souvienne de gens qu'on a croisés une ou deux fois et dont on ignore parfois le nom. Ceux qui n'ont pas sombré dans l'oubli réapparaissent avec l'apparence qu'ils avaient autrefois dans un décor qui n'a pas changé. Ils rejouent indéfiniment le même rôle sans

introduire la moindre variation. Rien ne vient perturber le monde des souvenirs ; les personnages y jouent la même pièce indéfiniment comme si rien ne pouvait modifier la représentation.

*

Entendu ce matin à la radio une séquence consacrée aux soixante ans du Moulin d'Andé. La personne qui s'en occupe a évoqué une fois de plus les grands moments du lieu, les personnalités qui y sont associées. Un exemple pur de la répétition à l'identique des souvenirs telle qu'on peut l'observer chez les personnes très âgées (et que nous expérimenterons peut-être un jour). A cette observation extérieure est venue se mêler la réactivation d'images déjà lointaines. J'ai habité dix-sept ans à Andé à quelques centaines de mètres de cet endroit boisé situé en bord de Seine. Nous y passions en voisins au retour de la promenade des chiens. J'ai revu le parc en hiver, le terrain de tennis abandonné, les pauses cigarette sur le banc en pierre au bord de l'eau légèrement agitée par le passage des péniches... En repartant, il nous arrivait souvent de croiser la voiture de Maurice Pons qui nous a fait un petit signe.

*

Lorsqu'on se consacre à plusieurs activités, le risque n'est pas la dispersion : c'est l'hésitation.

*

Edgar Morin vient d'avoir 101 ans. Il radote un peu mais comme c'est pour répéter partout qu'il faut « vivre de manière poétique », ça va.

*

Grosse frayeur hier pendant la promenade le long du sentier des douaniers. Coco a envoyé la balle sur le côté à un endroit où la falaise descend à pic après la rambarde. Il a plongé et lorsque je me suis approché, il avait disparu. On pouvait l'entendre bouger en contrebas mais il était invisible, dissimulé par les feuillages. Soudain, sa tête est réapparue avec la précieuse balle dans la gueule. Je l'ai attrapé par le harnais et l'ai ramené parmi nous. Les moments qui suivent une catastrophe évitée sont d'une grande douceur.

*

Même ici, il s'est mis à faire chaud. On n'a pas l'habitude. Cela reste assez supportable. Et puis j'aime bien les ambiances de grosse chaleur. On ne croise personne, comme si un gaz invisible avait endormi tout le monde. Je ne sais pas pourquoi, j'associe les carrosseries brûlantes des voitures et le goudron de la chaussée qui fond aux polars de la *Série Noire* du genre James Hadley Chase. Il faudrait parler également de ce coup de feu sur un parking surchauffé à Biarritz. Mais il fait déjà trop chaud.

*

Un souvenir lié à cette date. Été 73. J'ai 15 ans et je viens d'abandonner *Pilote* pour *Charlie Hebdo*. J'arrive au meilleur moment ; c'est la période où l'équipe fait des étincelles à jet continu. Cette semaine-là, la couverture est signée Gébé, mon préféré. Sous le titre « UN 14 JUILLET QUI PUE » on voit un para marcher au pas devant une rangée de canons et de missiles. Dans une bulle s'échappant d'un spectateur on peut lire : « Ça sent la mort ! ». En tant que fils d'ancien combattant abreuvé dès mon plus jeune âge par des récits de guerres,

l'antimilitarisme exprimé avec talent par la bande de l'*Hebdo* me réjouissait. Un peu comme un fils de banquier peut prendre plaisir aux exploits des Rapetou (« orthographié sans « s » quel que soit leur nombre », est-il précisé dans *Wiki*).

*

Cette nuit, j'ai repensé à l'été 78. Il faisait chaud sur Paris. Je rentrais d'un voyage d'un an en Asie ; la fille avec qui j'avais fait le voyage venait de me quitter ; j'étais tellement paumé que je lançais des prières vers le ciel comme dans les vieux blues. *Oh lord have mercy on me !* Je ne suis pas très motivé pour sauter en parachute sur cette période. Dans l'écriture de *Seventies* (titre de travail), j'ai tendance à rester coincé sur l'année 71. Il s'agissait certes d'une année initiatique et les disques sortis cette année-là avaient de quoi provoquer un traumatisme esthétique irréparable.

*

La présentation d'*Eugénie Grandet* dans l'édition de 1972 est une invitation à reposer le roman sans même essayer de le lire. Elle est signée d'un nommé Maurice Bardèche. Je googlise le monsieur ; je lis qu'en plus d'être critique littéraire et biographe de Balzac, Maurice Bardèche fut, jusqu'en 1998, un « polémiste français, engagé à l'extrême droite de l'échiquier politique ». Loin de moi l'idée de vouloir le condamner sur ses positions politiques, sans rapport direct avec le sujet qui nous intéresse. Il n'est en effet nullement question, dans ce texte consacré exclusivement à la littérature, de la nécessité d'exterminer les juifs – puisque telle semble avoir été l'engagement de ce monsieur. Je lui reproche ici le caractère dissuasif de sa présentation. Je me revois écartant les livres de la bibliothèque et brandissant dans un élan de joie le précieux livre de poche. Las ! Après la lecture de la présentation de Bardèche, j'étais persuadé de tenir entre les mains le plus ennuyeux des volumes de *La Comédie humaine*. Qui a envie de perdre son temps avec « un roman où il ne se passe rien ». Heureusement, une saine curiosité m'a incité à entreprendre quand même la lecture. J'en suis à la page 164 ; rarement un roman du dix-neuvième siècle m'aura autant ému et captivé. La logique égoïste de l'accumulation de richesse, le fétichisme de l'argent, décrits à travers le portrait du père Grandet, ne paraît pas appartenir à un monde révolu, contrairement à ce que prétendait Bardèche en 1972. Sur la manière dont agit le sentiment amoureux lorsqu'il s'empare des jeunes filles innocentes et les transforme de fond en comble, je me garderai d'affirmer que le phénomène a aujourd'hui complètement disparu dans nos "territoires".

*

Gene Clark, *No Other*. C'est insidieux. Ce disque progresse discrètement. Quand vous réalisez qu'il a envahi votre esprit et que vous ne pouvez plus vous en passer, il est trop tard.

*

J'ouvre *Eugénie Grandet* et reprends ma lecture :

« En échangeant quelques mots avec sa cousine au bord du puits, dans cette cour muette ; en restant dans ce jardinet, assis sur un banc moussu jusqu'à l'heure où le soleil se couchait, occupés à se dire de grands riens ou recueillis dans le calme qui régnait entre le rempart et la maison, comme on l'est sous les arcades d'une église, Charles comprit la sainteté de l'amour. » Je pose le livre, je me lève et fais quelques pas. Pourquoi est-ce si beau ? Parce que le cousin Charles nous a été présenté comme un dandy parisien, un être superficiel et mondain.

Lorsqu'Eugénie en est tombée amoureuse, on a eu peur pour elle. On se disait que Charles allait ricaner de sa candeur et profiter de sa naïveté, comme dans un roman libertin du dix-huitième. On découvre qu'il n'en est rien.

*

Tout le monde a parlé de *La maman et ma putain* à l'occasion de sa ressortie. Le personnage joué par Léaud est, pour reprendre un mot qu'affectionne le père Grandet, un mirliflore, c'est-à-dire un « jeune fat, qui se pique d'élégance ». A la fois séduisant et insupportable. Je préfère encore son copain qui glande toute la journée au café en lisant *Le Monde* (je crois qu'il est inspiré de Jean-Jacques Schuhl). Si on parle du cinéma de Jean Eustache, je préfère *Mes Petites amoureuses* avec Ingrid Caven. C'est plus frais que les relations amoureuses post soixante-huitardes dans les chambres de bonne avec un matelas posé par terre en guise de lit. Et en plus, le film m'évoque des souvenirs d'enfance dans la campagne.

*

Hier, retenu toute une partie de la journée par des activités peu exaltantes comme la lecture d'un projet de compromis de vente. Pas de regret : la profession de notaire n'était pas pour moi (une de plus). Je suis sorti de cette séance de travail abrutissante vers 16 heures et là, je me suis demandé ce que je pouvais faire pour me changer les idées et surtout, les faire revenir sur des choses qui m'intéressent. J'hésitais entre lire, écrire et dessiner. J'ai pensé à faire une photo à la fin de mon goûter pour ensuite travailler sur une nature morte mais comme j'ai trouvé le cliché pas mal, je l'ai envoyé sur les réseaux sociaux. Et le soir venu, j'ai vu que Pierre Lescure avait retweeté la photographie avec le commentaire « Tout est impec... ».

*

L'été 78. Nous occupions pendant le mois de juillet un appartement dans le seizième dont les habitants étaient partis en vacances. Nous étions quatre, moi et trois sœurs ayant peu de différence d'âge : A., B. et C.. A. et moi venions de nous séparer mais je m'entendais toujours bien avec ses deux sœurs. B. avait une magnifique paire de seins dont elle était fière depuis qu'un photographe de mode l'avait shootée dans un train de nuit entre Rome et Paris. C. avait des visions qu'elle communiquait dans une sorte de transe. Nous profitons de nos dernières journées d'insouciance ; les Stones venaient de sortir un bon disque. Il n'y en aurait pas d'autres et nous ne le savions pas. A la fin du mois, comme dans la chanson, chacun pour soi est reparti tourbilloner. Un ami est passé me prendre pour passer une semaine dans le sud. Il avait une 504 décapotable empruntée à sa tante et moi un sachet d'herbe. Nous avons roulé jusqu'à la côte. Seul souvenir de ce voyage embrumé : le moment où nous sommes tombés en extase devant une pelleteuse rouge qui brillait sous un soleil éclatant.

*

La presse rock a vieilli avec ses lecteurs. Les gamins qui accrochaient des posters de Bowie et Bolan dans leur chambre sont devenus des retraités nostalgiques. L'âge d'or de la musique pop s'est trouvé être synchrone avec leur adolescence. Chaque génération a sa façon de rencontrer l'histoire, pour ceux qui sont nés à la fin des années 50 cela s'est passé en écoutant des nouveautés discographiques et en se rendant aux concerts.

*

En rangeant Eugénie Grandet, j'ai vu que *Le Curé de Tours* se trouvait également dans la bibliothèque mais j'avais envie de changer d'air. Lorsque j'ai vu réapparaître le tome 1 de *L'Homme sans qualités* dans un « souvenir facebook », je l'ai pris comme un signe : le moment était venu d'attaquer le deuxième tome. Il paraît qu'il est plus sexy que le premier qui ne l'était guère. Il s'agissait plutôt d'un jeu de massacre décrivant de manière sarcastique des personnalités influentes souhaitant mettre leur argent et leurs réseaux d'influence au service d'une « belle idée ». Le tome 2 a une réputation vaguement sulfureuse. Ulrich le personnage principal y entretient paraît-il une relation équivoque avec sa sœur. Le premier chapitre s'appelle d'ailleurs « La sœur oubliée ». Il commence ainsi : « Le soir du même jour, quand Ulrich arriva à X... et sortit de la gare, il trouva devant lui une large place sans profondeur, terminée en rue à chaque extrémité, qui impressionna presque douloureusement sa mémoire, comme il arrive à des paysages que l'on a vus souvent, puis oubliés. » Belle phrase, bien rythmée (traduction de Jacottet), mais curieuse complicité instaurée d'emblée avec le lecteur au sujet de cette journée qui vient de s'écouler. J'ai vérifié ce qui se passait dans la dernière page du volume précédent. Ulrich s'est levé tôt ce matin-là, a fait sa gymnastique puis s'est dirigé vers la gare. Il y a donc, entre les deux volumes, une ellipse dans le récit qui correspond au voyage en train.

*

Lorsqu'on y repense longtemps après, certaines périodes peu agréables (voire franchement douloureuses) sur le moment peuvent se transformer en doux souvenirs teintés de mélancolie. Je viens de revoir *L'Amour en fuite*, film médiocre de 1979 tentant maladroitement de ranimer une flamme à un moment manifestement éteinte pour tout le monde. Au cinéma, certains ratages peuvent résonner en écho avec des choses qui clochent dans votre vie au moment où vous les avez vus. A l'époque, je me souviens que j'étais sorti de la salle déçu et énervé. Déçu parce que je ne retrouvais pas dans le film l'élan que j'avais aimé dans la série des Doinel. Léaud avait changé, les actrices ne jouaient pas très bien et le scénario était débile. Plus grave : la magie s'était envolée. Dehors, il faisait froid et il pleuvait. J'ai marché sans but dans les flaques d'eau le long des trottoirs parisiens. Pour être honnête, il faut avouer que cela arrive : la rencontre improbable, l'accumulation de hasards objectifs et même le coup de foudre, la cristallisation instantanée.

*

Le notable de province n'est pas seulement un personnage balzaco-chabrolien, une caricature appartenant à des mondes révolus. J'en ai rencontré un il y a deux jours. Notaire dans une petite ville bretonne ; désagréablement misogyne avec ses deux consœurs présentes à la réunion ; mimant maladroitement une fausse désinvolture ; débitant à la chaîne des plaisanteries consternantes, de lourdes platitudes ; poussant le vice jusqu'à avoir un défaut d'élocution qui donne à sa voix des intonations giscardiennes.

*

Je préfère m'en tenir aux informations locales. Au-delà, c'est devenu trop cataclysmique à mon goût. Comment ne pas regretter les étés ennuyeux où il ne se passait rien ? Le tour de France se déroulait paisiblement et sans surprise. Des photos volées du président en villégiature à Brégançon circulaient dans la presse. Les guerres et les catastrophes restaient lointainement exotiques. Un tube de l'été facilement identifiable circulait le long des bars et des fêtes foraines.

C'était avant le début de la fin du monde – et il nous arrivait de nous plaindre de la monotonie des mois d'été.

*

La plupart du temps, au cours d'une insomnie, on focalise sur des détails idiots comme un flexible de douche à remplacer ou bien on se laisse envahir par des questions métaphysiques qui tournent autour du fait que nous allons tous mourir. Il arrive aussi que l'insomnie vienne vous apporter des solutions, comme cette nuit entre quatre et cinq heures du matin lorsque j'ai trouvé la fin d'une nouvelle inachevée qui traînait dans un recoin du disque dur.

*

Lu *Carmen* de Mérimée. La nouvelle étant courte, l'éditeur l'a complétée à l'aide d'un « dossier ». On y trouve une biographie de l'écrivain, qui eut une vie bien remplie en des temps troublés. Mérimée est mort sans connaître le début de l'impressionnante postérité de sa belle gitane dans le domaine musical (Bizet). Les adaptations cinématographiques (Preminger, Carlos Saura, Godard, etc.) constituent presque un genre en soi. Du côté de la bande dessinée, la *Carmen* sexy de Georges Pichard n'est pas mentionnée. A noter : Mérimée ne semblait pas prendre son texte très au sérieux. Il avait annoncé à un ami : « Vous lirez dans quelque temps une petite drôlerie de votre serviteur, qui serait restée inédite si l'auteur n'eût été obligé de s'acheter des pantalons. » Voilà qui a de quoi nous étonner en cette époque de promotions.

*

Lorsque j'ai débarqué sur un poste d'enseignant d'arts plastiques, je ne comprenais rien aux programmes, je ne savais pas ce que j'étais censé enseigner aux élèves. J'avais essayé d'en parler avec la documentaliste mais elle avait froncé les sourcils comme si j'avais tenu des propos déplacés, je n'ai pas insisté. Je me suis contenté d'animer un atelier de libre expression en me disant que ça ne pouvait pas faire de mal. Les élèves adoraient, mais il m'arrivait quand même de me demander à quoi cela pouvait bien servir en dehors de leur faire passer un bon moment (notion qui n'apparaissait à aucun moment dans les textes officiels). Il m'arrivait parfois d'envier les collègues de Maths ou d'Anglais qui semblaient à l'abri de ce genre d'interrogation. Il faut dire que cette discipline artistique qui fut créée dans le climat post soixante-huitard du début des années 70 était déjà une belle fumisterie au niveau de son enseignement universitaire. J'ai préparé les concours par correspondance. Du coup, j'ai raté l'espace de socialisation où se diffusaient probablement certaines évidences qui m'avaient échappé.

*

Une chaise longue, du soleil doux, un roman de Simenon. Matinée idéale. La lumière sur la page, la chaleur sur les mains et les bras. Avec en surplus l'univers cohérent que l'écrivain fait s'animer dans le cerveau du lecteur. Même sans soucis d'adaptation cinématographique, lire un Simenon c'est faire de la mise en scène et diriger des acteurs. Le livre a longtemps traîné dans la bibliothèque. Je suis en train de lire de manière systématique ces délaissés de longue date et je constate à chaque fois la même chose : la vague idée que je m'en faisais à partir de passages survolés, d'articles parcourus, de propos entendus, s'est toujours avérée plus ou moins erronées. On devrait pouvoir tirer de ce constat quelques conclusions sur notre rapport à ce que nous ne connaissons que de loin. Il y a d'un côté ce qu'on a expérimenté et vérifié par nous-même et

puis il y a le reste, ce qui appartient au domaine des suppositions et des croyances, tout près de l'inconnu.

*

Cela m'arrive en moyenne une ou deux fois par an ; c'est plus fort que moi, je dois écouter *Like a Rolling Stone* en poussant le volume sonore. L'effet se produit instantanément, dès le démarrage du titre, juste après le coup de caisse claire. Je m'en étonne à chaque fois. Le titre a suscité une grande quantité de glose. Rien d'étonnant. Le magazine *Rolling Stone* l'a classé en tête des chansons les plus importantes du vingtième siècle. Greil Marcus a écrit tout un livre à son sujet sans en avoir fait le tour. Le grand art est mystérieux. On ne cherche pas à comprendre. L'important, c'est que ça marche, que le miracle ait lieu après toutes ces années d'écoute.

*

Je me suis souvenu que Nick Tosches mentionnait la chanson de Dylan dans une nouvelle consacrée à l'été 65. Je l'ai retrouvée dans la bibliothèque. Extrait : « Enregistré en juin, sorti en juillet, *Like a Rolling Stone* s'éleva pendant l'été, et durant la première semaine de septembre explosa à la deuxième place, long, fort, dur et cruel, incongru et merveilleux, béni et bestial, entre les harmonies en confiserie du *Help* des Beatles et du *California Girls* des Beach Boys. » (*Magazine Littéraire*, décembre 2001)

*

Vieille habitude, je continue à allumer la radio lorsque j'entre dans la cuisine le matin. Hier, des spécialistes parlaient d'une centrale nucléaire, « la plus grande d'Europe », qui se trouve sur la ligne de front dans le conflit russo-ukrainien. Les deux invités se voulaient rassurants à propos des menaces de catastrophe mais on les informations dont ils disposaient semblaient lacunaires. J'ai préparé le café. Lorsque M. est entrée dans la cuisine nous avons embrayé sur d'autres sujets de préoccupation comme la liste des courses pour le drive. Le bruit de nos voix a couvert celles des spécialistes des conflits nucléaires qui restaient quand même un peu audibles en arrière-plan. Puis je me suis levé, j'ai éteint la radio et tout est redevenu paisible.

*

Dylan et moi avons un point en commun en dehors du fait que nous sommes tous les deux nés sous le signe des gémeaux. J'aime les brunes à cheveux longs, les sad-eyed ladies mélancoliques qui séduisent par inadvertance, sans faire d'effort particulier en ce sens. Toutes les filles qui m'ont plu étaient brunes, de la fille du taxi du village à l'école primaire jusqu'à celle que j'ai épousée en passant par Françoise en classe de troisième. En fait, pour être honnête, il y eut une blonde à 18 ans mais, selon l'expression consacrée, elle n'était « pas mon genre ».

*

Non, merci. Je n'ai pas besoin de conseils pour avoir une vie bonne. Surtout pas. Avec mon esprit de contradiction, je risquerais de faire tout le contraire (alors qu'il n'y a pas que des conneries dans ces vieux préceptes frappés au coin du bon sens). Si l'essentiel du traitement se résume à « lâcher prise », ça va, je le pratique depuis que je suis tout petit avec une assiduité presque sans faille. Les rares fois où j'ai essayé de reprendre le contrôle, tout est parti en vrille ; ça calme les ardeurs. Si un précepteur de bonne vie sonnait à la porte, je lui conseillerais de s'adresser plutôt aux voisins.

*

Pour les raisons expliquée précédemment, je pouvais difficilement ne pas être amoureux de Françoise Hardy. Lorsque j'ai allumé la radio ce matin, la voix de Françoise chantant *La Question* s'est répandue dans les airs ce qui m'a mis d'excellente humeur. Une anecdote au sujet de la grande Françoise. Après l'obtention du diplôme d'enseignement, pendant l'année « de stage » pendant laquelle on teste votre capacité d'adaptation à l'institution avant de vous titulariser, j'ai souvent été à deux doigts de me sauver sans me retourner. Cette année-là, on entendait à la radio la chanson *Partir quand même* que je fredonnais souvent dans le métro et avant d'entrer dans le collège. Comme dans le monde d'Hergé, un petit démon m'invitait à désertier tandis qu'en face de lui, un ange venait me rappeler à mon devoir de futur père. C'est ce dernier qui l'a emporté mais grande fut la tentation de la fuite

*

J'ai longtemps cru qu'après soixante ans on pouvait enfin s'installer tranquillement au milieu des réponses accumulées au cours d'une longue expérience. Ce n'est pas le cas. Il y a toujours des questions à élucider, des choses obscures à éclairer, des mystères à contempler à défaut de les élucider. Par exemple, lorsqu'un souvenir impliquant une autre personne s'impose à notre esprit est-ce que celui-ci pense au même moment à la même chose vue sous son angle ? Les futurs membres du Grand Jeu, à l'époque où ils étaient lycéens à Reims, se donnaient paraît-il rendez-vous dans leurs rêves et ça avait l'air de fonctionner. Pourrait-on, de la même façon et en s'organisant un peu, se fixer des rendez-vous dans nos souvenirs ? Voilà le genre d'interrogation qui me passe par l'esprit à un moment où je suis censé me laisser doucement bercer par le clapotis des certitudes apaisantes.

*

Un étranger dans la ville, un Simenon sans enquête policière mais présentant quand même une énigme : qui est cet étranger dont les habitants de la petite ville se méfient ? J'avais lu les premières pages il y a fort longtemps et depuis, j'imaginai vaguement un sympathique asocial victime du conformisme du groupe qui se liguait contre lui parce que sa présence dérangeait les habitudes. Tout faux. En fait, l'étranger est un sale type aigri qui manipule les membres de la communauté en abusant de leurs faiblesses. Le patron de bar qui cherche à connaître le secret de cet intrus qui vient dans son établissement à heure fixe sans parler à personne est quant à lui un brave père de famille, généreux et droit. Lorsque l'étranger se fait tuer à la fin, tout le monde est soulagé y compris le lecteur.

*

Levés tôt, nous avons dû quitter la maison à cause de la visite d'une agence immobilière. Résultat : la matinée, moment pendant lequel j'aime bien bricoler mes trucs dans un état somnambulique, s'est transformée en séance de gymnastique (aspirateur, rangement, etc.). Heureusement, la playlist en lecture aléatoire m'a apporté un précieux réconfort. *Hope for Happiness* de Soft Machine suivi par *Smoke Gets In Your eyes* dans la version de Bryan Ferry.

*

Je parcours une interview de Nik Cohn (sans « c » à Nik) dans un vieux numéro du *Magazine Littéraire* qui traîne dans le bureau.

« Le rock' n' roll était la part du mythe en moi, mais parvenu à un certain stade, ce désir d'idéaliser et d'agrandir la vie s'est épuisé. Je me suis mis à m'intéresser aux choses telles qu'elles étaient réellement, plutôt qu'à mes fantasmes. »

Je pense aux propos de Nik Cohn en les transposant à la publication sur les réseaux. Le risque est de présenter une version idéalisée des choses et d'entretenir ainsi le mensonge selon lequel certaines vies seraient remplies à ras bord de moments magiques et de rien d'autre. Faire vivre un double qui aurait toutes les qualités qu'on aimerait avoir n'est ni honnête ni intéressant.

*

Le « problème » c'est qu'il est difficile de décrire ce qui se passe lorsqu'on se trouve dans un état qu'on pourrait qualifier de « contemplatif ». Je veux parler d'une forme d'attention qui se déclenche indépendamment de la volonté. Le matérialiste pense que cela se produit sous l'effet de la fatigue ou d'un surmenage intellectuel. Je préfère ce qu'en dit Bachelard lorsqu'il écrit dans *La Poétique de l'espace* que l'attitude contemplative « donne une immensité à une impression qu'un psychologue aurait toute raison de déclarer éphémère et particulière ». Tout à l'heure, avant de prendre ces notes, j'étais assis dans la chaise longue du bureau et je regardais la manière dont la lumière du soleil passant à travers les motifs du rideau éclairait la couverture d'un livre (une édition ancienne des fables de La Fontaine). Pour un observateur extérieur, rien à signaler : immobilité, absence d'expression. Pour le contemplatif, le souvenir d'un moment « immense ».

*

« J'aime les vieilles personnes, elles savent tout mais elles ne le montrent pas. » Cette phrase m'est revenue à un moment de la journée et je ne parvenais pas à en retrouver la source. Je savais que je l'avais lue ou entendue la veille mais impossible de me souvenir où. Tenter de se repasser ce qu'on a lu et entendu sur Internet, dans des livres, des magazines, à la radio, etc., peut donner le vertige. J'ai cherché quelques minutes. Ce n'était pas dans le roman de Musil ni dans *Le Passager clandestin* (le Simenon qui se trouve sur la table de nuit), ni dans la nouvelle de Mérimée que je lis sur un e-book. Soudain, cela m'est revenu : c'était au début d'*Opening Night* vu la veille au soir. On voit Gena Rowlands entrer sur la scène d'un théâtre puis on assiste, du point de vue du spectateur, au début d'une scène où son compagnon joué par John Cassavetes commente des photographies de vieilles personnes accrochées au mur. C'est là qu'il prononce cette phrase. Pourquoi est-elle revenue à la surface ? Il faut croire que le thème de la vieillesse, qui est également celui du film, devait occuper mon esprit.

*

Il fut un temps pas du tout lointain où l'on attendait l'été, le « bel été », comme un événement associé à une vie doucement somnolente et sensuelle. Il en reste des traces de plus en plus décalées dans les médias. Entre fournaise accablante, incendies et orages destructeurs, l'ancienne vision est chaque année violemment contredite. Si, comme l'annoncent les spécialistes, la situation devait se répéter au point de devenir la nouvelle norme, il faudra se résoudre à reconsidérer les clichés.

*

Je lis de la poésie de temps en temps, par périodes plus ou moins espacées. En ce moment, pas du tout. A vingt ans, j'en ai lu pour sauver mon âme et j'ai l'impression que ça a fonctionné sur

le coup : je ne me suis pas suicidé, je n'ai pas accepté l'héroïne que me proposait une fille moche mais pleine de fric. J'ai préféré partir avec une belle brune un peu austère et mélancolique. Grâce à la poésie, j'ai fait les bon choix. Pour chaque situation, il existe une réponse poétique et d'autres qui le sont moins ou pas du tout. L'ambition professionnelle n'est pas poétique. Il est indispensable d'avoir connu une fois dans sa vie la souffrance amoureuse pour apprécier les chansons tristes et la poésie romantique. Bien sûr, le besoin de poésie est moins vital maintenant qu'à vingt ans. Un poème d'Apollinaire, quelques vers de Baudelaire, un poème mis en musique, la trace des Illuminations. Cela suffit. J'aime tous les styles, tous les genres ; les classiques, les modernes, les contemporains ; les réalistes, les romantiques, les surréalistes. J'ai beaucoup lu de poésie narrative ancrée dans le quotidien. J'apprécie également, et de plus en plus, les poèmes auxquels on ne comprend rien ou presque. J'aime lorsque les mots restent obscurs et que le poème vise à créer un autre monde. Je revendique le droit de s'évader d'ici pour se réfugier ailleurs.

*

L'écriture, c'est comme tout : une question d'habitude. Il m'est arrivé de passer de très longues périodes, des décennies, sans écrire un mot ou presque. Sur le moment, j'en étais tout à fait conscient, je me diluais dans l'indifférencié, loin du langage qui suppose un point de départ à partir duquel on puisse s'adresser aux autres, leur envoyer des flèches avec un message attaché dessus. Je trouvais l'expérience de dissolution plutôt agréable bien que légèrement inquiétante. Je m'éloignais du monde sans le quitter physiquement. Par moments, j'avais l'impression d'être devenu invisible. J'ai cherché ; il n'y a pas de terme pour désigner l'action inverse de l'affirmation. Cela n'a rien à voir avec l'autisme même si cet état peut y faire penser. Il n'y a pas d'altération du cerveau, juste quelques difficultés dans les interactions.

*

Journée d'hier

11h47

Perdu du temps, presque toute la matinée, sur les réseaux sociaux. Si j'ai trouvé un intérêt à lire et regarder les messages, c'est qu'il devait bien s'y trouver des choses dignes d'intérêt. Je constate seulement que le plus souvent, il n'en reste rien. La lecture sur écran de la nouvelle de Mérimée *La Double méprise* (au format E-book) n'avance pas vite mais c'est un régal. Le temps est chaud, humide, vaguement orageux. Je sens que je ne vais pas faire grand-chose aujourd'hui. On peut y voir la conséquence d'un léger surmenage. Il n'est pas désagréable d'être fatigué lorsqu'on a tout le loisir de se reposer.

14h17

Lire Musil, c'est prendre un bain de lucidité à température idéale : des considérations philosophiques émises par des personnages dont le côté pathétique et nécessairement limité est souligné avec ce qu'il faut d'ironie. Dans ce chapitre, Walter, l'ami d'enfance d'Ulrich et son épouse idéaliste qui n'aime plus son mari hébergent une sorte de « prophète », comme l'appelle Ulrich qui ne le prend pas au sérieux et tourne en dérision les visions du grand homme très respecté par ses hôtes.

A 17h22

Sieste. Au réveil je passe voir ce qui est disponible sur le site d'Arte. Que vois-je ? Un documentaire sur (je cite) « les dérives de la psychologie positive ». Comme si l'idéologie du bonheur pour tous n'était qu'une simple « dérive » alors qu'il s'agit de la pire des tyrannies pour le peuple auquel elle s'applique. J'ai jeté un œil à la prestation de Kevin Morby à la Route du rock. Elle n'apporte rien par rapport à l'album et je trouve les images de festivaliers en troupeau particulièrement hideuses. Cinéma : rien d'attirant. J'ai déjà vu le seul film qui m'intéressait, *Le combat dans l'île* d'Alain Cavalier. C'était surtout pour revoir le Moulin d'Andé où je me suis beaucoup promené. Je n'ai pas regretté. Les paysages étaient bien filmés, le scénario et les acteurs très biens également.

A 22h33

Promenade bienfaisante tout à l'heure puis dîné en famille. Concert de ricanements autour de la déclaration de fin de banquet du président. Au programme pour la soirée : un film que je vais tirer à l'aveugle dans ma liste.

Et le gagnant est :

Les indomptables (The Lusty Men) de Nicholas Ray

*

Lire dans une chaise longue au soleil pendant les derniers jours du mois d'août est un de ces plaisirs discrets dont il serait idiot de se priver. Ce plaisir est peut-être renforcé par le fait qu'une fois de plus, la rentrée qui approche se fera sans moi. Derniers feux de l'été, chaise longue, livre. Je commence le chapitre 21 de *L'Homme sans qualités* qui fait suite à un chapitre ennuyeux (il y en a). Nous sommes seuls avec Agathe dont le narrateur nous dit qu'elle est en train de vivre, depuis le départ de son frère « dans un relâchement total de tous les liens, dans un assoupissement gracieusement triste de la volonté. » Pour préciser la singularité de cette humeur, Musil s'attarde sur la manière dont Agathe, dans ce nouvel état, envisage ce qui l'entoure. « Quand son regard tombait sur un objet, c'était comme si elle attirait un petit agneau : ou il s'approchait tendrement, ou il ne lui prêtait pas la moindre attention ; jamais elle ne le faisait intentionnellement, avec ce mouvement intérieur d'agression qui donne à tous les actes de l'intelligence froide quelque chose de brutal et néanmoins d'inutile, parce qu'il effarouche le bonheur caché dans les objets. »

*

En lisant un historique des « années punk » en France, je me suis souvenu de deux concerts des Stinky Toys vus à cette époque. Le premier date de 76. Cela se passait dans le cadre d'un festival qui se déroulait à l'hippodrome de Pantin. J'avais lu l'annonce dans *Libération*, alors principale source d'information et d'expression à travers les interventions graphiques de Bazooka de ce mouvement un peu mystérieux et très attirant qui commençait alors à émerger. Quand je suis entré à l'intérieur du chapiteau, il y avait une bonne ambiance. Une boule à tango faisait tourner des points lumineux sur les gens et tout le monde avait l'air de planer. J'ai assisté à différents concerts. A un moment, les Stinky Toys sont montés sur scène. J'étais venu pour eux mais je ne savais pas trop à quoi m'attendre. J'ai tout de suite aimé le look de Jacno, sa guitare Telecaster, son jeu influencé par Pete Townshend. La chanteuse était élégante et agréable à regarder ; sa voix crispante ne parvenait pas à tout gâcher. Je découvrais un certain esprit basé

sur un retour aux sources du début des sixties : son tranchant, morceaux courts et rapides, solos réduits au minimum. Le deuxième concert a eu lieu en 1979 et il n'a pas duré longtemps. Cela avait pourtant bien commencé dans une petite salle confortable pleine de jeunes gens branchés. Puis, une horde de Hell's Angels a fait irruption et est venue s'installer au premier rang, bien décidée à s'amuser selon ses critères. Pacadis venu annoncer le groupe s'est pris une cannette de bière. Le concert a commencé dans une ambiance tendue. Les contorsions et les vocalises d'Elli étaient franchement insupportables dans ce contexte. Un type qui avait probablement voulu demander aux Hell's de se calmer s'est fait massacrer au pied de la scène et le groupe a arrêté de jouer. Le public a reflué vers la sortie dans une grande bousculade, les Hell's se sont emparé de pieds de micros et ont fait mine de charger. Tout le monde s'est retrouvé en train de sprinter dans la rue sous une légère pluie rafraichissante.

*

Lu :Simenon, *Le passager clandestin*. Encore un roman sans commissaire et sans meurtre. Il y a quand même une sorte d'enquête pour retrouver l'héritier d'une grande fortune qui vit à Tahiti. Et une enquête plus intérieure sur les motivations du personnage principal, un joueur alcoolique qui va finir par s'échouer sur l'île. L'univers est moins plombé que d'habitude. Les descriptions ensoleillée et paradisiaques nous changent des ports brumeux et des faubourgs glauques. Vérification faite, l'écrivain a séjourné à Papeete en 1935 et en a ramené plusieurs idées de roman et ainsi que de nombreuses photographies de vahinés.

*

Je pensais hier à la mort de Julie de Chaveny dans *La double méprise* de Mérimée pendant que je ramassais les feuilles dans les allées. Tout le monde semble apprendre sa mort dans la plus grande indifférence. Le mari méprisé est finalement plus attristé que Dracy, l'amant d'un soir qui ne pense qu'aux conquêtes à venir. Coquetterie ou aveu de cynisme, l'auteur lui-même se vantait de n'avoir écrit cette nouvelle que pour « gagner de l'argent ». Pauvre Julie. Ses souffrances semblent encore plus vaines que celles d'Emma. « Existe-t-il des Julie aujourd'hui ? » me demandais-je dans le jardin. En éprouvent-elles du dégoût comme Julie ? Cherchent-elles un Dracy sur des sites de rencontres ?

*

J'ai vu Bashung deux fois sur scène. La première fois c'était après la sortie de *Play blessure* (1982) et je crois que c'était au théâtre Mogador. Bashung sur scène à cette époque, c'était quelque chose. Il portait une chemise à rayures grises et noires avec le col relevé comme faisaient les membres des Clash. J'ai vu récemment que Johnny portait le même modèle de chemise à ses débuts quand il reprenait des titres américains en se roulant par terre tandis que les blousons noirs cassaient tout dans la salle. Le futsal en cuir noir était revenu à la mode en ce début des années 80. Une mèche rockabilly et des lunettes noires certifiées « Dylan 65 » complétaient la tenue de scène. Pendant un titre intimiste (*Bijou, bijou*), il a coincé sa cigarette entre les cordes de sa guitare et cela faisait de jolies volutes de fumée dans la lumière blanche des projecteurs. A la fin de la dernière chanson, il a posé sa guitare sur le sol et il s'est allongé dessus comme s'il lui faisait l'amûûûr. Il était comme ça, Bashung, fidèle à ses mythes et à ses rêves sans craindre d'avoir l'air ridicule. Un héros made in France.

*

Souvenir d'un rêve. Après des courses dans un supermarché, je me suis retrouvé poussant un chariot plein à ras bord sur une vaste place entièrement vide, pas de circulation, de piétons, alors nous nous trouvions au cœur d'une ville. A un moment, mon attention a été un moment attirée par quelque chose et quand je me suis retourné pour reprendre mon chemin, le chariot avait disparu. J'ai regardé de tous les côtés pour voir s'il avait roulé un peu plus loin mais les trottoirs étaient toujours aussi déserts. J'ai réfléchi de manière confuse comme on le fait lorsqu'on est confronté à la perte inexplicable d'un objet (surtout en rêve où l'on n'est jamais sûr de rien). J'en ai conclu que je n'avais pas d'autre solution que de retourner au supermarché pour y refaire les courses. En arrivant, je me suis trompé d'entrée me suis retrouvé dans une cafétéria bondée au milieu du brouhaha des conversations. En me dirigeant vers la sortie je suis passé devant un groupe de trois ou quatre personnes qui discutaient debout et j'ai entendu quelqu'un déclarer : « Quand on a 15-17 ans, la vie c'est de l'or. » Je me suis souvenu de cette phrase parce que je me suis réveillé juste après.

*

Vu : *Heat* de Michael Mann (1995). Un petit côté Peckinpah dans la longue scène de fusillade, seul passage un peu prenant du film. Pacino en fait trop, beaucoup trop. De Niro, en comparaison, a l'air économe en paroles et en mouvements. Les histoires de couples des protagonistes sont sans intérêt. Je sauve cette réplique prononcée par un De Niro en cavale qui voit venir la fin du film : « La vie est brève et nous ne savons pas combien de temps il nous reste. »

*

La fenêtre des Rouet de Simenon. Le personnage principal, Dominique, est une femme d'une quarantaine d'année qui vit seule mais ne se considère pas comme une « vieille fille ». Comme elle s'ennuie, elle passe son temps à observer ce qui se passe dans l'immeuble en face, là où habite la famille Rouet : Antoinette et son mari (qui meurt rapidement) et la belle-famille à l'étage au-dessus. On pense inévitablement à *Fenêtre sur cour*, surtout que Dominique assiste à une scène de meurtre (le mari). On ne voit pas tout ; les dialogues sont déduits à partir des expressions, des personnalités, de l'action. Dominique est dans la situation de l'écrivain ; elle reconstitue l'histoire en cours à partir des fragments dont elle dispose. Il s'agit presque d'un roman expérimental avec une forte contrainte narrative : s'en tenir aux limites du champ de vision du personnage principal.

*

Le souvenir d'un jeu m'est revenu hier matin. Ce jeu nous occupait pendant les heures de permanence. Le voisin lançait : « On fait une bataille navale ? » et c'était parti. Il s'agissait d'une variété de bataille navale moins abstraite que celle qui se joue à l'aide de grilles de tir. Ici, les parties commençaient par un dessin. Il s'agissait de représenter l'île, le territoire que nous allions devoir défendre. J'apportais grand soin à dessiner les côtes, les pointes rocheuses, les criques. Je sentais que mon voisin, pour qui cette étape n'était qu'un préalable à la séance de baston, s'impatiait. Le combat entre navires consistait à se tirer dessus à l'aide d'un stylo que l'on faisait glisser sur la feuille en le poussant avec l'index. La trace laissée par la pointe du stylo figurait la trajectoire du projectile. La cible était soit touchée, soit ratée ou bien le tir rencontrait un obstacle du type rocher. Entre deux tirs j'avais le temps de me promener en

imagination, de divaguer le long du rivage de mon île et d'en explorer le moindre recoin jusqu'à ce que la voix du voisin de table me tire de ma rêverie en me lançant un « A toi ! ».

*

Que les choses soient bien claires : pour moi il y a un seul Roi ; il est né le 8 janvier 1935 à Tupelo, dans le Mississippi et mort le 16 août 1977 à Memphis, dans le Tennessee. Tous les autres ne peuvent être que des roitelets.

*

Noté un passage de *L'Homme sans qualités* dans lequel Musil évoque ce qu'il appelle « l'heureux mystère de l'intuition » et qu'il résume ainsi : « Plus on parle en l'air, mieux on fait mouche. »

S'agissant des livres, j'ai encore pu vérifier tout ce qu'il me reste à lire et à relire dans la bibliothèque. Beaucoup de classiques qui ne m'attiraient pas et que j'apprécie de plus en plus. Éviter l'accumulation consumériste qu'on observe sur les réseaux avec les concours de « piles à lire ». L'achat compulsif de livres peut rapidement devenir une manie envahissante et j'ai le profil pour y succomber.

*

En vidant sa bibliothèque, on peut trouver des choses comme cette citation griffonnée sur un bout de papier : « Mon genre d'esprit me porte d'abord à m'en étonner, mais il faut reconnaître que beaucoup d'expériences de la vie ne font que vérifier et illustrer les idées les plus conventionnelles, que l'on avait déjà pu rencontrer dans de nombreux livres, mais sans les croire. » Guy Debord, *Panegyrique*.

*

Les sensations, c'était le titre de mon manuel de Français en classe de cinquième. Je viens de le retrouver. J'avais adoré ce livre où l'on trouvait de courts extraits de textes de qualité supérieure signés par l'élite de la littérature française. Je n'étais pas amoureux de la prof parce qu'elle était plutôt laide mais je la respectais beaucoup pour la manière dont elle nous transmettait les richesses et les nuances de la langue française. En le feuilletant, j'ai pu vérifier que ce manuel était particulièrement bien conçu et les extraits bien choisis dans l'ensemble. Les questions concernant le texte (choix du vocabulaire, etc.) et celle qui s'appelaient « grammaire et style » (tout un programme) étaient également bien vues. Je me souviens que j'y répondais avec passion en levant la main bien haut pour donner la réponse. En bonne professeur de la République, devinant que j'avais la réponse, la prof ne m'interrogeait jamais sans avoir longuement tenté de sonder les autres élèves de la classe en insistant particulièrement sur ceux qui ne répondaient jamais.

*

Soyons précis : il n'est pas exact de prétendre que je n'ai rien appris de mon père. Il m'a montré comment tirer à la carabine ce qui m'a permis de décrocher une énorme peluche pour mon fils dans une fête foraine. Il aimait bien aussi, lorsqu'il était ivre, m'apprendre les coups mortels qu'on peut porter à un adversaire dans un corps à corps. On le lui avait enseigné pendant la période d'entraînement avant le départ des troupes en Indochine. Je n'ai pas encore eu l'occasion de m'en servir.

*

Désormais, je suis assez vieux pour :

- écrire mes mémoires
- passer en revue les femmes que j'ai connues
- relire Bob Morane et Boris Vian
- tout relativiser en pensant à la mort
- savourer chaque réveil comme si c'était le dernier
- ne plus me soucier de mon aspect physique
- expérimenter le travail après une vie de loisir

*

Lu dans la biographie de Baudelaire :

« 1848, 24 février au soir : Jules Buisson rencontre, au carrefour de Buci, Baudelaire, un fusil à la main, qui vient de faire le coup de feu et qui crie comme un refrain : « Il faut fusiller le général Aupick ! » (*Œuvres complètes I, Pléiade*)

D'où vient la fallacieuse idée selon laquelle le fait d'être en colère devrait s'avérer nuisible pour soi-même et pour la société ? Cela signifie-t-il que l'acceptation placide des pires avanies constitue la forme la plus aboutie de la sagesse et de la bienveillance universelle ? J'y vois un effet conjugué du new âge, de l'effondrement de l'école, du néo-management et de l'abrutissement des masses réseausocialisées. Il est évident que l'attitude valorisée socialement sert et renforce toujours l'ordre établi en discréditant et en stigmatisant ceux qui manifestent ouvertement leur désapprobation. C'est sur la négativité en général que porte la condamnation.

*

Cette nuit, réveillé par un rêve traversé de questions liées à l'immobilier (achats et ventes). Toujours la question que posait Tchouang Tseu : est-ce que les rêves imitent la vie quotidienne (Freud) ou bien est-ce qu'ils peuvent guider, selon d'obscures lois, le déroulement de nos journées.

*

Entendu l'autre jour à la radio le compte rendu d'une petite enquête à prétention scientifique selon laquelle une large partie de la population souffrirait de déprime liée à une surcharge informationnelle (« infobésité »). Comme chez l'obèse (la métaphore est de la sociologue), l'individu branché en permanence sur le flux des informations n'arriverait plus à transformer ce qu'il ingère en énergie. On pourrait croire que le constat déboucherait sur un encouragement à se tenir à l'écart en se concentrant sur d'autres activités (lecture, musique, promenades). Pas du tout. Ceux qui « se préservent individuellement » constituent, selon la sociologue, je cite, un « risque collectif ». Personnellement, j'ai fait le choix de ce risque.

*

« Sans me vanter, je suis exceptionnellement doué pour faire d'une vie qui aurait tout pour être heureuse un véritable enfer. » Emmanuel Carrère. Je crois pouvoir dire, à l'inverse, que je suis assez doué pour faire d'une vie qui aurait tout pour être désolante un petit paradis.

*

Pendant qu'on nous pompait l'air avec les fastes du pouvoir royal anglais, une autre information était passée inaperçue. Des manifestations ont éclaté un peu partout en Iran pour protester contre la mort d'une jeune femme arrêtée par la police des mœurs le 13 septembre.

*

Il ne peut être question de mettre entre parenthèse la vie et ce qu'elle nous inspire sous prétexte que des tarés ne l'apprécient qu'en imposant leur force brutale et en pourrissant celle des autres. L'évasion dans la fiction ? Il m'arrive d'y songer. L'immersion sur la durée dans un récit imaginaire requiert un minimum de tranquillité et de solitude, ce dont je ne dispose pas dans l'immédiat. En attendant, je continue à prendre des notes pour entretenir l'articulation entre pensée et langage. Comme pour le dessin ou le piano, un entraînement passant par des exercices quotidiens s'avère indispensable si on espère atteindre une certaine fluidité. La fiction, je l'ai pratiquée un peu lorsque je faisais de la bande dessinée. Je me souviens que j'ai été heureux lorsque je dessinais des histoires pour les enfants. A l'époque également, il devait également se passer des choses horribles et révoltantes. J'avais trouvé un refuge idéal sur une planète imaginaire. Mon héros inspiré de Bob Morane devait combattre un méchant sans scrupule bien décidé à prendre le pouvoir et à détruire la Terre. Toute ressemblance avec des tyrans belliqueux existants ou ayant existé ne peut être que fortuite.

*

Dans quel espace sommes-nous lorsque, sans nous absenter complètement de ce qui se trouve autour mais n'écoutant plus que « d'une oreille », nous nous enfonçons dans les détails de l'image ? Est-ce qu'on perd en partie, comme on le prétend lorsqu'on condamne la rêverie, le contact avec la réalité ou au contraire, s'avance-t-on plus profondément dans les couches qui constituent l'épaisseur du réel ?

*

Ici et là, on fête à grand renfort d'évocations nostalgiques le début de l'automne. Après l'été d'enfer que nous venons de traverser, on comprend qu'on soit ravi de tourner la page. Au moment où je tape ces mots, je peux sentir la fraîcheur de l'air matinal sur mes mains. Nous avons pris plaisir à ressortir des vêtements plus chauds (blouson en velours fourré pour moi) et à contempler la lumière dorée de fin d'après-midi. Ce serait tellement reconfortant si tout repartait comme avant, quand nous étions enfants dans un monde sans réchauffement climatique. De doux souvenirs viennent nous frôler dans la lumière grisâtre et nous avons même eu une courte averse. Sachons goûter le court moment de répit qui nous est accordé.

*

Lorsqu'on me dit que je suis resté fixé sur mes treize ans en faisant lourdement allusion à la musique que j'écoute, je le prends comme un compliment.

*

Il y a un recueil de Pierre Reverdy dans la boîte à gants de la voiture depuis plusieurs mois. Je tournais autour ; j'avais du mal à entrer dedans mais j'étais attiré. L'autre jour, coincé sur un parking, j'ai repris la lecture et au bout d'un moment, je me suis mis à noter des passages sur des petits bouts de papier que j'avais sous la main. Extrait : « Je pense à ceux qui ont perdu sous la tyrannique pression des rênes d'or le sens de la valeur éthique et esthétique de l'angoissante incertitude. »

*

Revu *Prénom Carmen*. Le film est moins ennuyeux que dans mon souvenir mais ne retrouve pas le souffle de *Sauve qui peut (la vie)*. Après l'avalanche de commentaires mal informés, c'était bien de voir l'un de ses films et de retrouver sa manière de chercher et de trouver relativement souvent de la beauté à travers des fulgurances stridentes.

*

Musil : « Toute chose, jusqu'à l'extravagance et au mauvais goût, dès qu'on la prend au sérieux et la traite sur un pied d'égalité, déploie son architecture originale, le parfum enivrant de son amour-propre, sa volonté de jouer et de ravir. »

L'Homme sans qualités est un des rares livres que j'ai gardés accessibles et j'ai bien fait. Non seulement il est assez épais pour m'occuper jusqu'à l'installation dans le prochain domicile mais il déclenche des rêveries (mélange de rêverie et de réflexion) presque à chaque page. C'est le cas avec cette remarque à propos d'Ulrich qui aide sa sœur à organiser sa garde-robe et y trouve un surprenant intérêt. La place accordée à ce qui était dévalorisé par la culture est un des principaux marqueurs de la modernité en peinture (Manet) comme en poésie (Baudelaire). Je crois que c'est le photographe William Eggleston qui parlait d'un regard « démocratique » dans la manière de traiter à égalité tout ce qui apparaît dans l'image. En résumé : toute chose (ou presque) peut s'avérer digne d'intérêt à partir du moment où on lui accorde suffisamment d'attention.

28 septembre

Iran : les religieux au pouvoir m'ont fait passer une mauvaise nuit. Je pensais aux manifestants, beaucoup de jeunes, paraît-il, mais aussi les plus âgés qui s'y mettent. Comment ne pas s'inquiéter pour eux ? A ce stade de soulèvement de la population, les religieux au pouvoir ont le choix entre la fuite avec des valises bourrées de dollars ou bien Tian'anmen . Hélas, trois fois hélas, les valises ne sont pas assez grandes et la seconde option est loin d'être écartée. S'il n'était pas occupé à pourchasser ses réservistes, le Tsar russe aurait pu venir donner un coup de main au pouvoir iranien. Le maintien de l'ordre et l'élimination des opposants, c'est un peu sa spécialité. Entre tyrans, on se comprend et on s'entraide.

*

Quand j'étais petit, je voulais être pilote de course. Je trouvais que c'était le plus beau métier du monde. Michel Vaillant était mon héros. Il m'en est resté quelque chose. Lorsque je conduis et que la voiture aborde une série de virages serrés, je dis à l'équipage (ma femme et éventuellement le fiston) de ne pas s'inquiéter : Michel Vaillant contrôle la situation. Petite accélération en sortie de courbe comme le conseillait Jacky Ickx ; la voiture est doucement propulsée en avant ; puis frein moteur avant d'aborder le virage suivant. Ensuite, ligne droite. On peut foncer à 80 ! VRAOOOUM ! Je visualise les onomatopées de Jean Graton. Petite déception à l'arrivée, le type qui devait agiter le drapeau à damier a oublié de venir et la fille souriante n'est pas là pour m'offrir un bouquet. Mais c'est dans l'ordre des choses : rien ne se passe tout à fait comme on l'imaginait étant enfant.

*

Selon les termes employés par Eugene Wigner (Prix Nobel de physique) dans un article de 1960, l'applicabilité des mathématiques aux sciences naturelles relève du « miracle ». La remarque, que j'ai lue dans « La Recherche », laisse rêveur. Le numéro est consacré au « Réel » et il s'avère passionnant. D'abord, cette lecture me permet de mesurer l'ampleur de mon ignorance. Pendant mes études, j'ai fait l'impasse sur les sciences parce que les enseignants étaient des repoussoirs et je trouvais que les mathématiques étaient « fascistes ». Bref, j'avais une vue assez simpliste. Revenons à la question des mathématiques : ont-elles une « réalité » ou une correspondance avec le monde réel ? Pourquoi les éléments qui composent le réel entretiennent-ils des relations quantifiables en termes mathématiques ? Personne, ni les philosophes ni les physiciens, ne possède la réponse. Il s'agit d'une réalité objective constatable de manière expérimentale. La nature fondamentale du réel nous demeure inconnue, ce qui ne semble pas troubler les scientifiques. Devant ces questions vides de sens à leurs yeux ils se contentent de hausser les épaules et retournent à leur laboratoire.

*

C'était bien, de voir des images de Monk dans un documentaire plein de temps morts, de faux départs d'interviews et d'extraits de concert. Il faut avoir vu le musicien essayant de jouer le jeu du jazzman en tournée en Europe mais définitivement ailleurs, écoutant avec bonne volonté les questions du journaliste avec un air intrigué ou franchement amusé, surtout lorsqu'il faut refaire la prise pour la troisième ou quatrième fois. Le regard lointain du pianiste constitue la meilleure introduction à sa musique. Les notes ne sont pas hésitantes ; elles s'écoutent elles-mêmes, se découvrent avec surprise au moment où elles apparaissent. Puis elles s'éloignent et disparaissent à regret sur un rythme chaloupé qui fait bouger en permanence le corps du musicien (et de l'auditeur). Tiens ! Une nouvelle note. Puis un silence brutalement interrompu par un accord plaqué, comme frappé sur un instrument à percussion. BLONG ! Parfois, sur scène, on raconte que Monk se levait et partait faire un tour pendant que les musiciens continuaient à tenir le rythme. Nul ne sait où il allait. Peut-être avait-il ressenti le besoin de retrouver Nellie qui fut l'épouse de Thelonious de 1947 jusqu'à la fin, en 1982. Une « long love affair » avec un musicien absorbé par son art et qui dépendait d'elle entièrement pour l'organisation de la vie. Nellie est décédée en avril 2019 à l'âge de 80 ans.

*

Claire Denis : « Je vivais rassurée dans un monde, un temps, où Jean-Luc Godard vivait et travaillait. Je ne voulais pas croire, imaginer le jour où j’entendrais : Jean-Luc Godard est mort. C’est tellement idiot et enfantin, je sais bien. » (*Les Inrockuptibles*)

Ce n’est pas idiot. La preuve, j’envisageais les choses de la même façon. J’étais effondré lorsque j’ai appris la nouvelle de la mort de David Bowie et je ne peux pas concevoir un monde sans le *Never Ending Tour*. Nous faisons notre possible pour éviter de penser à la mort alors qu’il s’agit d’un sujet sur lequel il n’est pas inutile de méditer de temps en temps. Nous avons de bonnes raisons pour oublier la seule chose qui soit certaine et inévitable. Il est vrai que la pensée de la mort est de nature à démotiver les managers et à plomber l’ambiance en soirée. Les boomers qui nient le processus de vieillissement du corps ne sont pas prêts à envisager leur disparition. Quant aux plus jeunes, ils ont basculé dans une réalité virtuelle où la mort n’existe pas.

*

Le mythe de la création artistique engendrée dans la douleur est peut être utile pour séduire les jeunes filles romantiques mais il correspond rarement à la réalité. Vous avez plus de chance d’attirer l’attention en prenant la pose de l’artiste torturé qu’en avouant que les choses viennent d’elles-mêmes, sans effort, et qu’il suffit d’attendre leur apparition pour ensuite les accompagner. C’est pourtant ainsi que les choses se passent le plus souvent. Les vieilles idées concernant le travail obligatoirement pénible et l’inévitable souffrance qui l’accompagne se sont infiltrées partout mais elles ont très peu à voir avec l’activité artistique.

*

Vu *L’Homme qui venait d’ailleurs* de Nicolas Roeg, l’homme qui a coréalisé *Performance* avec Mick Jager et Anita Pallenberg, un film que nous allons voir aux séances de minuit dans des salles bizarres. On lui doit également le troublant *Ne vous retournez pas*. Je n’ai pas bien compris ce qui occupait le bel extra-terrestre tout au long du film et cela ne m’inquiétait pas exagérément. La fiche Wikipédia consacrée au réalisateur nous dit que ses films sont « montés de manière disjointe et semi-cohérente ». Donc c’est voulu. Il faut dire que voir bouger Bowie constitue un spectacle fascinant en soi. Si en plus il est bien filmé et que certaines scènes ressemblent à des clips avant-gardistes, le récit devient le dernier des soucis.

*

Un gradé russe disait qu’il ne recevait des zones de combat « que des rapports positifs » de la part de l’armée en difficulté. Cela m’a fait penser au fonctionnement de l’éducation nationale. Là également, on ne fait remonter que des bonnes nouvelles et on dissimule de reste. Les chefs d’établissement préoccupés par leur carrière savent que celle-ci dépend étroitement de la quantité de bonnes nouvelles qu’ils auront à annoncer. Les inspecteurs sont profilés pour appliquer n’importe quelle circulaire, aussi absurde ou inapplicable soit-elle, dont ils ne manquent pas de souligner les bienfaits imaginaires. Et ainsi de suite, dans les rectorats et jusqu’au ministère où des difficultés observées il y a une vingtaine d’années commencent parfois à apparaître, très euphémisées par le langage technocratique en vigueur.

*

Hier, emballage des CD. Trois cartons de souvenirs impérissables. Avant de les clore avec l'adhésif marron, j'avais extrait ceux que je souhaitais conserver dans la voiture : une compilation personnelle du Velvet Underground, le coffret des Stones avec tous les singles de *Come On* à *Brown Sugar*, le concert de Dylan au « Royal Albert Hall » en 66 et *The Best Of The Gerry Mulligan Quartet With Chet Baker*.

*

Je n'ai rien lu du dernier prix Nobel et n'ai aucunement l'intention de le faire. La littérature c'est comme dans la vie : il y a des incompatibilités, de l'indifférence plus ou moins amusée, parfois un malaise (de la « gênance ») pouvant aller jusqu'à l'aversion. « Ecrire la vie », le programme est respectable. Nous avons tendance à dévaloriser les événements de notre quotidien que nous jugeons dénués d'intérêt. C'est pourtant ce que nous connaissons le mieux. Lorsque je demandais aux élèves de réaliser une page de bande dessinée autobiographique, ils réagissaient invariablement en disant qu'il ne leur arrivait jamais rien, que leur vie était nulle et ne présentait aucun intérêt. Certains aspects de la vie quotidienne sont si anodins qu'il est difficile de s'attarder sur eux sans y apporter une dose de dérision. D'autres, à l'inverse, sont trop feuilletonnesques et abracadabrantesques.

*

Revenant sur son parcours, Marcel Duchamp constatait que son amitié avec Francis Picabia s'était avérée fructueuse sur le plan créatif. A propos des idées qui surgissaient à cette époque, il constatait qu'aucun des deux ne les aurait eues sans l'apport de l'autre. Duchamp à parle à ce sujet du *contact de pôles opposés*. Gabrielle Buffet, la compagne de Picabia à cette époque, relevait que tout, en apparence, opposait le grand maigre silencieux et le petit volubile, celui qui s'enfermait dans la solitude de son atelier et celui qui faisait la fête nuit et jour. On peut constater un phénomène semblable avec d'autres rencontres comme celle de Braque et Picasso ou celle de Lennon et McCartney.

*

Tous les tyrans se ressemblent. La seule chose qui diffère est le dosage entre terreur et ridicule. Poutine a beau faire tous les efforts possibles, la peur qu'il peut inspirer est atténuée par le côté grotesque du personnage. Il n'est pas aidé par son physique et son cadre de « pensée » est cocasse.

*

J'ai crois avoir croisé Thierry Ardisson bien avant qu'il devienne une célébrité médiatique. Cela se passait à Goa en 1977. Nous étions installés à la terrasse d'un bar-restaurant lorsqu'un petit groupe de personnes qui venait d'arriver a attiré mon attention. Le supposé Ardisson, à l'époque simple touriste anonyme, m'a intrigué sans que je puisse dire pourquoi. Peut-être le fait qu'il était très tendu, comme quelqu'un qui vient d'avoir une dispute, qui a une contrariété. Il n'était pas habillé comme les touristes débraillés qui peuplaient le lieu et il n'avait pas les cheveux longs. Il tenait un enfant dans les bras et était accompagné par une petite tribu qui comportait, dans mon souvenir, deux jolies femmes ainsi trois ou quatre enfants. Pourquoi cet inconnu (j'ai envie de dire ce figurant) a-t-il retenu mon attention au point de me souvenir de son visage et de le reconnaître lorsqu'il est apparu en animateur branché dans les années 80 ?

*

Hier, c'était la pleine lune et la marée était plus haute que d'habitude. Le visage de la lune apparaissait dans une bande de lumière orangée au-dessus de la ligne d'horizon. J'ai pensé à la lune rousse mais après vérification, cette dernière apparaît après Pâques et donc juste il s'agissait juste d'une lune orangée.

*

Guerre en Ukraine. Pour Dmitri Gloukhovski, écrivain russe exilé, personne en Russie n'arrêtera Poutine. La principale raison de cette passivité est la peur. Dans chaque famille, où l'on se souvient de la répression stalinienne à travers les récits des grands-parents, l'attitude à adopter vis-à-vis de l'Etat est celle d'un petit animal face à un prédateur. « Il ne faut pas attirer son attention, ne pas croiser son chemin. Ne l'irriter en aucun cas. » C'est la raison pour laquelle le seul mouvement de masse est la fuite.

*

Suite de la lecture de la biographie de Picabia. Les témoignages et anecdotes de Gabrielle Buffet-Picabia font revivre l'esprit de l'époque vécue dans le sillage du loustic, lorsque l'euphorie, l'optimisme et le goût de l'aventure accompagnaient les avancées héroïques de l'art moderne. Exemple :

« J'ai le souvenir très précis lors du premier voyage que je fis aux États-Unis en 1913 avec Picabia, d'une vitrine qui nous offrait la vision surprenante d'une roue d'automobile debout et isolée derrière la glace, violemment mise en relief par les spot-lights dans un décor de salon luxueux avec piano à queue, orchidées dans un vase et draperies de velours noir au fond. L'incohérence de ces éléments décoratifs destinés à la publicité tapageuse d'une marque de pneus nous fut longtemps un sujet de réjouissance et de commentaires. » Nous aimerions être encore en mesure de nous extasier à la vue d'une roue d'automobile mais il est devenu difficile d'éprouver de semblables émotions esthétiques en toute innocence. Nous voyons les symboles du progrès se retourner les uns après les autres en signes négatifs. Le pire peut-être, dans le navire en perdition, est la voix hystérique du capitaine qui retentit dans les hauts parleurs pour proclamer que le commandement a la situation bien en main.

*

Les Beatles constituent le phénomène pop le plus universel de la seconde moitié du vingtième siècle et pourtant chacun a développé avec eux une relation intime. Je me suis fait la remarque en revoyant la vidéo d'*Instant Karma*. A sa sortie j'avais douze ans et j'étais sous le choc à chaque fois que ce spectacle venu d'une autre planète apparaissait dans la salle à manger sur l'écran du poste de télévision. Les mêmes de ma génération arrivaient à la fin du film, juste après l'explosion finale. Dans mes premiers disques il y avait le 45 tours de Paul, *Another Day* et leur dernier album, *Let It Be*. Je trouvais ce dernier nettement plus fade que les albums des Stones et en toute logique j'ai rejoint dans les années qui ont suivi le clan « Stones-Who ». qui se distinguait des prétentieux membres du club « Beatles-Pink Floyd.

*

Vu "France" de Bruno Dumont (2021) C'est le premier film de ce réalisateur que je vois et je pense que ce sera aussi le dernier. Les états d'âme d'une star de l'information-spectacle m'ont fait sourire et même rire à plusieurs reprises, notamment lorsque la comédienne pousse en regard caméra pour essayer de faire sortir une larme. Reste à savoir si ce réalisateur ambitionne

de se situer dans la lignée du cinéma comique à la française. Ici, le mélange des genres est catastrophique et le basculement du côté du roman Harlequin est d'autant plus décevant que la scène d'ouverture, avec Macron en guest-star ridicule (mais peut-il apparaître autrement ?), laissait espérer quelque chose de plus corrosif.

*

Le mot « covoiturage » réveille en moi des souvenirs douloureux. Avant d'arriver en Bretagne, je ne connaissais pas cette pratique collectiviste. Pendant de longues années, j'avais rejoint le collègue où je travaillais en roulant une dizaine de minutes, le temps d'écouter environ trois chansons. C'était un irremplaçable moment de paix et de solitude. Lorsque je me suis présenté sur mon nouveau poste (après m'être égaré sur petites routes bretonnes), des collègues m'ont invité à rejoindre le club des covoiturés. Je n'ai pas osé refuser (j'avais déjà décliné une invitation à un repas entre collègues). Ce fut une sorte de cauchemar qui se reproduisit matin et soir, deux ou trois jours par semaine. Parmi les covoitureurs, le plus pénible était un passionné de football qui s'occupait de toutes les activités collectives depuis l'organisation de la fête de fin d'année jusqu'aux sorties collectives au restaurant. Il y avait également une collègue dont la particularité était d'être la représentante du SNES dans l'établissement. Lorsque les personnes militantes ou appartenant à un réseau politique local s'adressent à vous, c'est souvent pour communiquer des consignes ou essayer de vous sonder en posant de fausses questions. Cela oblige à rester sur ses gardes, ce n'est pas reposant. Le troisième était un prof de français plutôt sympathique, toujours en retard aux rendez-vous, aimant les livres, mais ne s'éloignant jamais de son rôle de gentil enseignant.

*

J'ai passé l'hiver 76 dans un studio qu'on nous avait prêté. Il y avait quelques disques qu'on passait sans arrêt. Parmi eux, le premier Velvet que je venais de découvrir, un disque de Jeanne Moreau laissé par la propriétaire, *Alertez les bébés*, et c'est à peu près tout. Une copine sexy, une vue sur les toits de Paris, pas d'adultes débiles à supporter, un emploi du temps dégage et le Velvet Underground en fond sonore. L'adolescence était encore toute proche. De temps en temps, on retrouvait la bande de Château-Thierry chez une fille plus âgée, une amie de la mère d'un copain qui habitait rue Mouffetard. On écoutait les nouveautés (*Desire, Black and Blue*). Quand je pense à Paris, c'est l'un des quartiers qui me reviennent : la rue Monge, Tolbiac, la rue du Cardinal Lemoine remontant vers la place de la Contrescarpe. Lorsqu'on y vit, il y a des jours où on est lassé de Paris ; lorsqu'on a eu la chance d'y avoir été jeune et insouciant, c'est un beau décor pour les souvenirs.

*

Hier, en fin d'après-midi, M. a apporté une vieille valise dans mon bureau puis elle m'a posé la question qui n'appelle pas de réponse mais signale une surprise à venir : « Devine ce qu'il y a dans cette valise. » Elle a fait claquer les fermetures métalliques et l'a ouverte. Il s'agissait de nos archives photographiques. Les anciennes images de notre jeunesse. M. m'a montré une grosse enveloppe où se trouvent mes photos des années 70. J'ai eu le temps d'en apercevoir une en noir et blanc prise en juin 76. Un groupe de sept ou huit jeunes gens marche dans la rue de Passy en direction du métro du même nom pour se rendre à Pantin dans la grande salle dite des « abattoirs » afin d'y assister à un concert des Rolling Stones. Ensuite, nous avons rapidement jeté un coup d'œil sur des clichés pris pendant des vacances en Bretagne (1987) avant de tout

ranger en se promettant de regarder ça une autre fois. Un peu plus tard dans la soirée, j'ai glissé à M. que nous étions beaux à l'époque et elle m'a répondu qu'elle avait pensé la même chose.

*

Je lis moins. Il y a eu des périodes où c'était ma principale activité. Je me souviens des retours de la bibliothèque municipale avec un sac plein à craquer (le quota maximum autorisé), excité par les lectures qui m'attendaient. La promenade était agréable : rue Lafayette, rue Louis Blanc puis tout droit en passant le canal Saint-Martin (je viens de refaire le trajet sur l'ordinateur). De retour dans l'appartement, je m'installais dans un fauteuil avec les livres posés à côté, le chat sur les genoux et je dégustais la ration avant de foncer reprendre une dose lorsque le stock était épuisé, exactement comme un toxicomane. Gracq, Michaux, Nabokov, Chandler... Lorsqu'un écrivain me plaisait, je fouillais les rayonnages pour ramasser toute la came que je pouvais trouver. Plus tard, une fois l'embourgeoisement venu, j'ai acheté et relu ces livres en repensant aux belles heures passées dans ce coin d'appartement ensoleillé.

*

Je rêve d'une cure de repos dans un hôtel au bord d'un lac cerné par des sommets enneigés. Je prendrais le soleil dans un confortable fauteuil en sirotant du thé brûlant emmitouflé dans une couverture pendant qu'une jolie infirmière prendrait de mes nouvelles en me proposant une galerie d'activités aquatique délassantes. Je profiterais de ce cadre pour écrire un roman, ou une nouvelle, ou un poème, ou un aphorisme, ou un simple mot griffonné sur une page de carnet, « pour plus tard ».

*

Lecture du livre de Giorgio Agamben consacré à « la prétendue folie » de Hölderlin. La thèse, bien qu'improuvable, est intéressante : sa mère et ses amis, plus ou moins déstabilisés par l'aspect et le comportement du poète, ont baptisé « folie » ce qui était, selon Agamben, une autre manière d'habiter le monde (je simplifie un peu). « Le problème n'est pas de savoir si Hölderlin était fou ou non. Pas plus que de savoir s'il croyait ou non être fou. L'essentiel est au fond qu'il ait voulu l'être, ou plutôt que la folie lui soit apparue à un certain moment comme une nécessité, comme quelque chose à quoi il ne pouvait se soustraire sans lâcheté, puisque comme le vieux Tantale... il avait reçu des dieux plus qu'il ne pouvait supporter ».

*

Les descriptions donnés par les visiteurs de la tour où le poète avait trouvé refuge sont compatibles avec l'idée d'une folie théâtralisée, un rôle tenu jusqu'à la fin pendant 37 ans, comme si cette posture avait assuré à Hölderlin une forme de protection, un moyen de mettre à distance avec humour le monde extérieur. Les longues révérences pleines d'hommages grotesques avec lesquelles Hölderlin accueillait ses visiteurs sont l'exemple de cette « dérision sublime » qui colorait son comportement. Si celui-ci fut volontairement adopté comme le suppose Agamben, ce fut pour des raisons qui sont demeurées secrètes.

*

Hier : temps orageux et venteux avec de violentes averses ; promenade du chien annulée ; pas mis le nez dehors à part pour vider la poubelle ; passé la journée à lire sur l'ordinateur. La voix fêlée de Tim Hardin tombe à pic. Ce n'est pas que je me complais dans un climat vaguement

gris : j'y suis chez moi. En vieillissant, on devient indifférent à des choses qui nous paraissaient importantes – et qui l'étaient peut-être à l'époque.

*

Les Rageful Ray (1973). Ma participation à cet éphémère groupe de collégiens puis, pour quelques mois, de lycéens, fut assez discrète. J'étais bassiste et assurais les chœurs, principalement en criant « Talkin' 'bout my generation » sur la reprise du même nom. Ma guitare basse était en réalité une guitare électrique bon marché dont les graves étaient poussés au maximum. Le groupe s'était formé pendant l'année de troisième autour d'Olivier, un ami qui maîtrisait plutôt bien la guitare et le chant. Dans le groupe, il se concentrait sur les vocaux et la guitare était tenue par un nommé Antoine. Nous répétions dans sa maison, une grande bâtisse située non loin de l'usine que dirigeait le père. Le répertoire des Rageful Ray comportait des reprises (Who, Stones) ainsi qu'une poignée de compositions en anglais approximatif. J'en avais écrit une assez lugubre à l'aide d'un dictionnaire bilingue. Le titre était "Black Coffin". Il était question de l'enterrement d'un leader de la jeunesse dont la mort, c'était finement sous-entendu, avait été provoquée par la répression policière (les « pigs »). Musicalement, le riff minimaliste (MI-SOL-MI-SOL) joué lentement dégageait un insondable ennui. Le groupe connut son heure de gloire lorsqu'il se produisit sur la petite scène de la salle des fêtes dans le cadre des spectacles de fin d'année. Les répétitions continuèrent pendant les derniers mois de l'année 1973. Le local mal chauffé et la baisse de la motivation mirent fin à l'aventure. Sur quelques photographies, on peut voir les membres du groupe prendre la pose devant la batterie composée de barils de lessive en imitant la gestuelle de leurs héros.

*

Hölderlin (suite). Même prévenu par Agamben, on est frappé par le formalisme glacial et la distance ironique que le poète employa systématiquement et en ne baissant la garde à aucun moment tout au long de la correspondance qu'il entretint avec sa mère. Deux exemples parmi d'autres.

« Vénérable mère !

J'ai l'honneur de vous témoigner que j'ai dû éprouver une grande joie à la réception de votre lettre. Vos excellentes déclarations me sont d'un très grand profit et la gratitude que je vous dois s'ajoute à l'admiration de vos excellentes conceptions. La bonté de votre âme et vos remontrances si utiles trouvent toujours une expression qui me réjouit autant qu'elles me sont utiles. Le vêtement que vous avez ajouté me va également très bien. Je dois aller vite. Je souhaiterais prendre la liberté d'ajouter encore quelque chose, à savoir que ces exhortations à une conduite ordonnée de ma part seront, je l'espère, efficaces et Vous seront agréables.

J'ai l'honneur de me nommer

vos fils très affectionné, Hölderlin »

« Très vénérable mère !

Je pense ne pas vous accabler avec la répétition de telles lettres. Votre tendresse et votre excellente bonté éveillent mon dévouement à la gratitude, et la gratitude est une vertu. Je pense au temps que j'ai passé avec vous, très vénérable mère ! avec beaucoup de gratitude. Votre

exemple vertueux restera toujours inoubliable dans le lointain (in der Entfernung) et m'encouragera à suivre vos préceptes et à imiter l'exemple d'une telle vertu.

Je professe ma sincère dévotion et me nomme

votre fils le plus dévoué Hölderlin Veuillez me recommander à ma chère sœur. »

Agamben précise que la mère rêvait pour lui d'une carrière de pasteur, ne comprenait rien à sa poésie et par ailleurs, elle ne rendit jamais visite à son fils dans sa tour à Tübingen.

Au début des années 70, mon beau-frère me prêtait ses disques de rock n' roll. Je n'aimais pas trop ; je trouvais ça vieillot. A cette époque, on avait une vision darwinienne de l'évolution de la musique censée avoir progressé depuis l'âge des cavernes des fifties pour aboutir à la pop musique et au glam rock. C'est donc avec un certain dédain que je me penchais sur ses disques de vieux rockers. Il y avait quelques trucs qui me plaisaient bien, comme Buddy Holly ou Eddie Cochran, mais également beaucoup de ringardises. Pendant des vacances, il m'a passé *Country Songs For City Folks* de Jerry Lee et j'ai adoré ce disque que j'ai écouté en boucle. Ensuite, je me suis replongé dans la musique de mon époque et j'ai oublié celle de Jerry Lee. Au début des années 90, j'ai rencontré sur une plage bretonne un fan de rock n' roll qui faisait l'animateur dans un club pour enfants où je déposais le fiston. Je l'avais repéré à son T-shirt *Sun Records*. J'ai repensé à ce disque que j'avais aimé et je lui ai demandé ce qu'il pensait de la période country du Killer. Il s'est exclamé, avec respect : « Ah ça c'est très bien ! » Encore plus tard, au début des années 2000, lorsque la musique est devenue accessible sur Internet, les premières choses que j'ai recherchées et écoutées avec ardeur furent les pirates de Dylan et la discographie Country de Jerry Lee Lewis. Je tape ces mots en réécoutant le fameux album découvert en 72 et le trouve toujours magnifique de la première à la dernière note.

*

Je me suis procuré la version anglaise du livre de Dylan dans lequel j'ai relevé une remarque que je trouve très juste. Connaître la vie d'un chanteur n'aide pas à mieux comprendre une chanson parce que cela relève de l'anecdote, écrit Bob en donnant l'exemple de Sinatra chantant *I'm a Fool to Want You*, chanson inspirée par la relation du crooner avec Ava Gardner. L'important, c'est ce qu'une chanson vous fait ressentir par rapport à votre propre vie.

*

Lecture de "La folie Hölderlin" d'Agamben (suite). Après une chronologie fouillée contenant de nombreux témoignages et des extraits de la correspondance du poète avec sa « très vénérée mère », l'auteur relève que les visiteurs ont été déconcertés par le caractère incohérent des propos du poète, une absence d'articulation entre les phrases que l'on retrouve également dans les vers écrits pendant les années passées dans la tour. Agamben se demande, au vu d'écrits à tonalité philosophique laissés par Hölderlin, si l'absence de relations logiques ne serait pas une forme de cohérence supérieure que le poète place au sommet, comme un idéal, et qu'il nomme « cohérence infinie ». « Dans le continu hölderlinien, écrit Agamben, les éléments se trouvent si infiniment connectés qu'il est impossible d'insérer entre eux un élément semblable : séparation et unité, opposition et identité coïncident parfaitement, autrement dit tombent ensemble. »

*

On peut le constater à chaque fois qu'on s'y adonne : la lecture procure un sentiment de bien-être pouvant aller jusqu'à la plénitude. L'effet bénéfique peut être obtenu au prix d'un effort physique limité : tourner des pages, suivre un texte des yeux. Lorsque nous lisons, nous passons insensiblement d'un état d'agitation ou d'abattement sans cause à une forme de sérénité spontanée. J'emploie des mots vagues. Le phénomène a plus à voir avec le chamanisme ou le zen qu'avec l'éducation ou la culture G. Tout se passe comme si le simple fait de se tenir immobile, l'attention concentrée sur le déchiffrement des mots et des phrases, agissait sur l'esprit et sur le corps. C'est la raison pour laquelle, en l'absence d'autre support à portée de la main, on se rabat sur ce qu'on trouve : emballage, gazette municipale, prospectus publicitaire. Les images déclenchées ne sont pas de première fraîcheur, il s'agit pour l'essentiel de propagande, mais c'est quand même de la lecture et, en tant que telle, la posture produit toujours son effet.

*

Je signale (pour la science) qu'il est possible de ressentir le blues du dimanche soir alors que plus rien n'est censé vous arriver le lundi matin puisque vous avez obtenu officiellement le statut de retraité. Sans aller jusqu'à évoquer un stress post traumatique, on peut relier cette humeur mélancolique à une sorte de rythme interne qui serait inscrit par l'habitude et continuerait à associer le dimanche soir avec la fin d'une séquence agréable. Le phénomène semble se manifester de manière plus marquée en novembre. Normal. Ce mois est l'un des pires moments de l'année scolaire pour les professeurs. Le tortueux chemin qui conduit aux vacances de Noël ressemble le plus souvent à un tunnel sombre et glacial dans lequel les motifs de contrariété et d'irritation guettent à chaque pas le fonctionnaire harassé. Ce lundi matin, levé tôt, je réalise avec joie qu'il s'agissait d'une simple illusion : aucune menace ne plane sur la journée.

*

Hier, journée peu intéressante. Pas de temps à consacrer à mes activités favorites : lire, écrire, compter (remplacer l'intrus par « dessiner »). Beaucoup de démarches administratives, de formulaires à remplir. Je suis un peu tendu à chaque fois qu'il faut signer un document. En effet, j'ai été confronté récemment à un phénomène perturbant : j'avais perdu ma signature. Ce gribouillis que l'on trace à toute vitesse sans y penser, un jour je ne suis plus parvenu à le reproduire. C'était troublant et surtout très gênant car le blocage intervenait en pleine procédure d'achat immobilier. Après avoir essayé en vain de la retrouver comme on retrouve certains gestes automatisés après une longue interruption, j'ai dû me rendre à l'évidence : ma signature avait définitivement disparu. Il fallut mettre au point une nouvelle dans l'urgence. Après avoir rempli des pages d'écriture, je suis désormais prêt pour une nouvelle vie dans une nouvelle ville.

*

Revu *Kiss Me Deadly*. Ce qu'il y a de bien avec les très bons films noirs, c'est qu'on a l'impression de les redécouvrir à chaque fois. Il se passe quelque chose de particulier avec eux. Le fait que l'intrigue, plus ou moins obscure, s'éclaire un peu plus à chaque fois joue peut-être un rôle. Mais pas tellement, en fait. On ne regarde pas les films noirs uniquement pour l'histoire qui est racontée ; on admire les jeux d'ombres que projettent les personnages en action, les ambiances nocturnes. De plus, vers 1955 aux Etats-Unis, les voitures, le mobilier, l'architecture,

tout avait atteint une forme d'apogée sur le plan du design et offrait à la caméra un cadre esthétique privilégié. Aldrich, dont le nom me fait toujours penser aux séances du *Cinéma de minuit* et à la voix de son présentateur, est un cinéaste d'une efficacité redoutable. Il peut également se monter très inventif, presque expérimental, comme dans une séquence où les bagarres se déroulent exclusivement hors champ tandis que la radio diffuse le commentaire d'un match de boxe. Mike Hammer, le héros du roman de Spillane dont le film est l'adaptation, est un privé moins romantique que celui de Chandler mais tout aussi solitaire face aux forces du Mal qui semblent omniprésentes.

Hier, journée sans connexion. J'aurais bien aimé en ramener une sorte de reportage aux frontières de l'extrême. En fait, je ne m'en suis pas aperçu. Je n'y ai pensé à aucun moment. Il faut dire que j'étais très occupé à dégager une végétation envahissante dans le jardin de la future maison.

*

Idee de début de nouvelle : une femme a mystérieusement disparu en se rendant aux toilettes pendant la nuit. L'homme qui dormait à ses côtés est fortement soupçonné. Il embauche un détective privé.

*

« Parti dans le cloud ». J'ai découvert cette métaphore, apparemment récente, utilisée pour évoquer la mort d'une personne. J'avais dix ans lorsque ma grand-mère est morte. Fernande, celle que j'aimais (l'autre, je la détestais). Lorsqu'on me l'a appris, j'ai demandé à ma mère ce que voulait dire « être mort ». Après avoir réfléchi quelques secondes elle a répondu : « Cela veut dire qu'on ne la reverra plus jamais. » Cette phrase est restée gravée. Elle donne de la mort une définition correcte : je n'ai jamais revu ma grand-mère ailleurs que dans mes souvenirs (et, semble-t-il, dans quelques rêves). La métaphore du cloud est mal appropriée et trompeuse. Il peut certes exister une forme de sauvegarde, toujours partielle, des personnes définitivement « disparues » ; en revanche, on ne peut en aucun cas procéder comme pour le cloud à une restauration.

*

Les Rescapés de Carthage étaient un groupe de lycéens parisiens. J'avais rencontré les membres au lycée Janson de Sailly. Ils n'étaient pas très rock n' roll mais très enthousiastes. C'était mon groupe. J'avais trouvé le nom en regardant une carte accrochée au mur pendant le cours d'histoire, j'écrivais les chansons et tenais la guitare rythmique - qui était à peu près le seul instrument (avec des bongos). Les chansons étaient fortement influencées par les disques d'Higelin. C'était le même esprit caricatural « à la française » avec, en plus, une dose de déconnage à la Au Bonheur de dames. A la fin de l'année, tous les membres du groupe se sont dispersés. Le choriste joueur de bongos est parti faire Science Po et le chanteur a dû partir à Assas. Moi, j'ai pris la route des Indes avec un sac à dos. Il ne reste aucune trace. J'ai perdu les rares photos et les enregistrements sur K7 se sont depuis longtemps autodétruits.

*

- Alors ?

- Quoi ?

- On n'écrit pas son petit texte quotidien dans le carnet ?
- Oh fous-moi la paix, s'il te plaît. On n'est pas à l'usine d'écriture.
- Peut-être, mais tu disais toi-même que...
- Ca va, je sais. Question d'habitude. Inutile de me citer.
- Alors ?
- Il se trouve que ce n'est pas la fête, ici en ce moment. Je me suis pris un flot de vérités désagréables en pleine face en plein petit déjeuner.
- Cela peut être salutaire de temps en temps.
- Peut-être. Mais pour l'instant, je ne suis pas d'humeur à faire le mariole.
- Ok. Alors à plus tard.

*

Lu "La Dame au petit chien", la fameuse nouvelle de Tchekhov. Rien que de très banal en apparence. Un homme rencontre une femme dans une ville balnéaire. Les deux sont mariés, chacun s'ennuyant dans sa prison conjugale. La femme lui trouve des qualités qu'il n'a pas, ce qui le met mal à l'aise. Leur liaison est écourtée à cause d'un mari malade puis chacun retombe dans l'ennui de sa vie médiocre. Tchekhov excelle dans les petites notations au sujet des vies empêchées. L'homme, qui ne ressentait pas grand-chose au début, va se laisser gagner progressivement par un sentiment amoureux qui ira grandissant lorsque les amants se reverront. L'accord entre eux est parfait mais leur amour est condamné à la clandestinité et l'on peut deviner à différents indices que leurs rencontres furtives n'échapperont pas longtemps à la vigilance des membres de la bonne société de la petite ville. Tous les ingrédients sont alors réunis pour que cela finisse mal. Le mari aura-t-il des soupçons ? Des rumeurs viendront-elles à ses oreilles ? Nous ne le saurons pas car Tchekhov a choisi de nous planter là, au pire moment. Laisser le lecteur continuer tout seul à inventer une suite. On appelle cela l'art de la nouvelle.

*

Revu *Johnny Guitar*. Encore un film dont je ne me souvenais pas bien. La scène la plus marquante, celle des retrouvailles et des aveux entre Johnny Logan et Vienna, intervient vers le milieu du film. L'autre moitié est entièrement consacrée à un combat de femmes : celui qui oppose Vienna la femme libre qui fascine les hommes et Emma la frustrée qui les fait fuir. Wiki nous apprend que pendant le tournage, les deux actrices se détestaient pour de vrai – enfin, c'était surtout Joan Crawford semble-t-il qui haïssait Mercedes McCambridge. En comparaison, l'affrontement entre les deux hommes est assez léger et passe au second plan. Cela donne envie de revoir un bon vieux western avec John Wayne.

*

J'avance lentement dans *L'Homme sans qualités*. Dans le passage du jour, Ulrich et Agathe, le frère et la sœur, viennent de se rencontrer physiquement. Il ne s'est pas passé grand-chose, Musil en fait la remarque après avoir décrit en détail l'étreinte qui a consisté pour le frère à soulever sa sœur dans les airs puis à la serrer contre lui. La scène s'est produite tandis qu'ils se préparaient pour se rendre à une soirée ou un dîner. Ulrich était déjà habillé ; après avoir enfilé

ses bas, Agathe avait demandé à Ulrich de l'aider à attacher sa robe. Ensuite, les choses se sont enchaînées comme dans un rêve, entraînées par « un de ces hasards qui ne sont au pouvoir de personne ». Musil, qui nous avait plutôt habitués aux développements un peu secs et teintés d'ironie, décrit avec beaucoup de sensualité cet élan qui échappe à toutes les pesanteurs terrestres et aux lois de la morale.

*

Plus sournois, peut-être plus toxique que le management à la dure dont le nouveau patron de Twitter s'est fait le champion, il y a désormais l'entreprise « bienveillante et solidaire » (par ailleurs très probablement « durable et locale »). Les luttes sociales contre des patrons « bienveillants » sont-elles envisageables ?

*

La bienveillance et l'empathie, j'ai beaucoup de mal à les trouver. Partout, je ne vois que compétition, rivalités, appât du gain, absence de scrupules dans la manière de s'approprier ce qui est convoité, le faible écrasé par le fort et rêvant de rejoindre le camp des écrabouilleurs pour pouvoir écraser à son tour. Cela doit être de ma faute, je dois mal m'y prendre. Tout est dans la manière de voir la réalité.

*

Disparition. Aujourd'hui, Wilco Johnson. Il figurait dans la liste de mes trois guitaristes préférés en compagnie de Keith Richards et Pete Townshend. Je ne l'ai jamais vu, que ce soit avec Dr Feelgood ou en solo. J'ai raté le groupe de peu vers 75 lors d'un concert dans une de ces fêtes où des musiciens se produisaient sur plusieurs scènes (l'Huma ? Rouge ? Politique Hebdo ?). Je me souviens des témoignages de ceux qui avaient été marqués par le concert et qui décrivaient en le mimant le jeu de scène de robot psychotique du guitariste. Plus tard, dans les années 80, j'ai aimé un titre de Wilco Johnson en solo. Il s'agissait de *Can You Please Crawl Out Your Window*, une reprise de Dylan que j'avais enregistrée en branchant le magnétophone à K7 sur la radio et que je me passais en boucle. A l'époque, le futur prix Nobel était tellement déconsidéré que cela faisait du bien de voir qu'un type était programmé sur une radio branchée avec une de ses chansons. Je me suis plongé à l'arrivée d'Internet dans la discographie de Dr Feelgood. Plus récemment, il y eut l'annonce de la maladie, une tournée d'adieu suivie d'une guérison miraculeuse. Saved by rock n' roll. Jusqu'à hier.

*

Dessiner et peindre. C'est assez simple, comme processus. Il y a d'abord un déclic, une envie. De quoi ? Je ne sais pas vraiment. Transposer une vision ? La fixer sur le papier ? Relever un défi technique ? Occuper une partie de la journée ? Un peu tout cela à la fois, probablement. Crumb a dit que pour lui, dessiner était une façon de pratiquer la méditation. Je crois que cela se passe effectivement ainsi. La preuve : on ne voit pas le temps passer. A un moment, le travail arrive à son terme et on émerge assez brutalement, probablement avec un air hagard, comme si on se réveillait d'une syncope ou d'une sieste.

*

Le recours aux « stratégies obliques » peut s'imposer certains matins où l'on stagne dans une brume indécise que le café ne parvient pas à dissiper. Le tirage au sort permet alors de se replier

sur une solution que nous aurions été tentés de repousser en raison de son apparente facilité. Par exemple la carte : « Il y a des jours où l'on a juste envie de glander ». Comment ça, cette carte ne figure pas dans le jeu de Brian Eno ?

*

Beaucoup d'évènements sportifs (à peu près tous, en fait), certaines annonces de décès, quantités d'évènements liés à la vie politique, intellectuelle ou culturelle, me laissent indifférent. Je n'éprouve par rapport à leur écho médiatique ni irritation, ni tristesse, ni joie. Ils ne réveillent aucune curiosité. Cela revient à constater que d'immenses pans de la réalité n'existent pas vraiment même si je suis vaguement au courant, pour certains d'entre eux, de leur existence. Lorsqu'on parle d'uniformisation et de massification des esprits, il faut relativiser : chaque individu a dans une certaine mesure la possibilité de configurer sa version du monde, unique et personnelle, à partir des données collectives.

*

Les journées grises et pluvieuses n'ont rien à envier aux journées ensoleillées. Il n'y a pas si longtemps, en pleine canicule, le bruit des gouttes nous apparaissait comme la musique du paradis (nous avons vite fait d'idéaliser ce qui n'est pas là). Quand j'étais enfant, j'aimais beaucoup les journées de pluie ininterrompue. J'allais chez ma grand-mère qui habitait en face et je m'installais sous l'auvent en compagnie du chien, tout en haut du tas de bois. La pluie faisait des percussions au-dessus de ma tête sur le toit en tôle. Je savais qu'on ne viendrait pas me déranger ; j'avais tout le temps de me plonger dans la collection du *Journal de Tintin* qui avait appartenu à un cousin plus âgé. Je dévorais les aventures de Black et Mortimer, d'Alix, de Dan Cooper, de Chick Bill, de Michel Vaillant et de Tintin en personne, sans oublier les gags de Modeste et Pompon. Ces journaux qui sentaient bon le papier humide m'attiraient tellement que je n'avais pas eu la patience d'attendre ; j'avais appris à lire tout seul pour pouvoir en profiter.

*

On s'amuse comme on peut. Hier, j'ai regardé la couverture du dernier numéro du *Figaro Magazine*. On sent, en la voyant, un grand désarroi. « Y-a-t-il quelqu'un pour sauver la droite ? » interroge le titre. Au vu des visages apparaissant en photo en dessous, la réponse ne peut être autre que négative. Au passage, la parité c'est fini. Lorsque qu'il s'agit de sauver les meubles et de montrer un chemin, on se tourne vers des hommes. Costard bleu marine pour tout le monde, pas un tailleur dans le cadre. Tiens ! J'en vois un sans cravate. C'est un des deux « jeunes » que je ne connais pas ; il essaie de se démarquer. Sinon, j'identifie Ciotti à son crâne rasé, Wauquiez (j'avais oublié son nom ; heureusement la photo était légendée) se tient au milieu dans la posture du tueur au regard froid prêt à en découdre. L'ancien premier ministre a maintenant une barbe uniformément blanche, c'est moins malsain mais ça lui donne une tête de petit vieux presque sympathique ce qui ne semble pas du tout adaptée au contexte compétitif. Enfin, tout au bord de l'image vers la droite, le regard tombe sur l'ineffable Zemmour. Il fait partie des trois qui sourient. Les trois autres tirent la gueule. Comme dit la chanson, chaque image raconte une histoire.

*

A la fin de ma longue résidence en Normandie, mes vinyles étaient devenus incoutables. L'humidité avait formé une couche de moisi sur laquelle la pointe, au lieu d'entrer dans le sillon, filait à toute vitesse pour terminer en bout de course là où finit une audition normale. Puis j'ai déménagé. Dans le nouveau logis, j'ai retenté l'expérience avec *Cabretta* de Mink Deville. J'ai posé sans trop d'espoir le bras sur le bord extérieur de ma face préférée (la B) et là, l'intro de *Can't Do Without It* s'est déroulée sans accroc ; la suite également. J'étais tendu, craignant que le phénomène se reproduise, mais tout s'est bien passé jusqu'à la dernière note de *Party Girls*. Je raconte cette anecdote parce qu'il vient de m'arriver un peu l'équivalent en terme de bonne surprise. Les tubes de peinture acrylique qui n'avaient pas servi depuis une éternité ne pouvaient pas s'ouvrir. Je pensais que c'était sans espoir mais j'avais quand même du mal à les jeter. L'autre jour, poussé par une sorte d'intuition, j'ai vérifié et j'ai découvert que les bouchons tournaient maintenant sans aucune difficulté. J'apprécie ces petits miracles.

*

J'écoute *Warszawa* de David Bowie. Combien d'images de films qui ne verront jamais le jour ont été suscitées par cette musique envoutante ?

*

J'apprends le décès d'Aline Kominsky Crumb. Elle avait 74 ans. La mort surprend toujours, surtout lorsque cela arrive à quelqu'un comme Aline qui était la vitalité même. C'est en tous cas ainsi que je me la représentais. Je ne la connaissais pas personnellement ; j'étais juste un lecteur assidu de ses comics autobiographiques dessinés en duo avec Robert. Je réalise à cette occasion qu'on peut se sentir assez proche d'artistes travaillant dans cette veine un peu exhibitionniste - lorsqu'on les apprécie bien entendu.

*

Cela fait un effet bizarre d'entendre, même en sourdine, un titre qu'on a dû écouter des dizaines de milliers de fois. On peut anticiper ce qui va advenir une fraction de seconde avant que cela se produise. On est traversé par les émotions qu'on a ressenties toutes les fois qui ont précédé cette écoute : très jeune, puis adulte ou essayant de l'être, enfin vieillissant et mesurant le temps passé, et c'est à chaque fois différemment la même chose.

*

J'aimerais tellement pouvoir lire un poème lyrique et évanescant sur la rage et le désarroi qui accompagnent la pose des charnières de portes de placards lorsque celles-ci ne correspondent pas du tout aux caissons.

*

Un « sommeil éveillé ». L'expression est de Musil. Elle correspond parfaitement à l'atmosphère ambiante. La lumière hivernale y est pour beaucoup. On l'avait oubliée et pourtant, à peine apparue, on s'est instantanément réglé par rapport à elle comme lorsqu'on reprend une vieille habitude. Les sensations sont au cœur des retrouvailles depuis le contact froid de la table jusqu'au silence glacial derrière la vitre de la fenêtre.

*

La grève des contrôleurs me rappelle le fait que j'ai failli faire ce métier - s'ils avaient bien voulu de moi. J'avais vu une annonce concernant une embauche massive à la SNCF. Je m'étais pointé sur place à la date prévue avec une chemise propre. Il y avait pas mal de monde. Dans une grande pièce on nous distribua des questionnaires. Comme je m'ennuyais un peu, je m'étais m'amusé en cochant des réponses du genre « Loisir favoris : le saut en parachute ». Puis nos questionnaires furent ramassés et on nous fit attendre. J'ai sursauté en entendant mon nom sortir d'un hautparleur accroché au plafond. J'ai appris que j'étais convoqué dans un bureau. Je me suis levé dans un silence pesant et je me suis rendu à l'endroit indiqué. Sur la porte, il y avait marqué psychologue. Une jeune femme derrière un bureau m'a expliqué froidement qu'elle disposait d'une grille permettant, à partir des réponses données, de savoir si le profil du candidat correspondait ou pas. Et j'appartenais à la deuxième catégorie. Mes protestations de bonne volonté n'y pouvaient rien : l'approche était scientifique. En sortant, j'ai eu un moment de flottement. Je commençais à réaliser que l'intégration sociale allait être plus difficile que prévu.

*

Je parcours un journal régulièrement afin d'avoir l'impression de suivre ce qui se passe. Avec le temps, on peut constater une lassitude, une tendance à décrocher et à se replier sur sa bulle. J'observe le phénomène chez des personnes de ma tranche d'âge. Se retirer, s'éloigner, cela peut être bénéfique, mais pas s'il agit d'un repli amer lorsque l'état du monde sert de prétexte à peindre en noir le présent au nom d'un passé idéalisé. Et oui, le temps a passé, la jeunesse s'est envolée à jamais ; elle n'est plus qu'un vague souvenir fait d'images usées qu'on ressasse les soirs de mélancolie. Le monde contemporain n'a certes rien de réjouissant mais c'est comme le froid en hiver : il faut faire avec et sortir promener le chien. Sur le moment, on est crispé et de mauvaise humeur à cause du vent glacial mais on se sent mieux après. C'est ainsi que je comprends la leçon de Bob Dylan et de sa tournée sans fin : continuer à monter sur la scène de la vie et, si possible, rester créatif.

Apparemment, je suis à nouveau obsédé par *Quicksilver Daydreams Of Maria* de Townes Van Zandt. Le texte est beau, la voix ne peut pas laisser insensible et la deuxième guitare fait penser à celle de *Desolation Row*. Mais ces justifications ne suffisent pas. A chaque écoute, je suis transporté dans un état particulier, celui où vous mettent certaines de chansons qu'on a envie de remettre dès que la dernière note s'est éteinte pour prolonger l'émotion. La grille d'accords n'a pas l'air trop compliquée. Si on essayait sur le piano électrique ?

*

Je reviens sur la chanson (*Quicksilver Daydreams Of*) *Maria* de Townes Van Zandt. Le sens des paroles m'échappe. On peut traduire « Quicksilver » par « mercure ». Le terme évoque peut-être le caractère changeant et insaisissable des rêveries de Maria. Le passage par la traduction en ligne n'est d'aucune aide pour les images poétiques. Je préfère rester avec les mots en anglais tels qu'ils sont chantés. Comme avec les lyrics de Dylan, les personnes qui ne sont pas parfaitement bilingues ont leur façon d'écouter et d'apprécier. Ils s'en tiennent aux sonorités et attrapent un mot ou une expression de temps en temps. Avec ça, les intonations du chanteur et l'accompagnement musical, ils ont tout ce qu'il faut pour décoller, que ce soit avec la « dame aux yeux triste des plaines » ou avec ces « rêveries mercurielles de Maria ».

*

Entre haut et bas, le mouvement de balancier est naturel, comme les marées ou les phases de la lune. Surtout ne pas en faire une maladie. Aucun motif d'inquiétude ; ce sont ceux qui baignent dans une euphorie artificielle permanente qui auraient des raisons de se faire du souci. Je me laisse dériver en faisant la planche. J'écoute Nick Cave ; le soleil descend en envoyant des faisceaux de lumière orangée sur les façades. Et si feindre la lassitude était le meilleur moyen de maintenir sa vitesse de croisière à l'écart des bonheurs de pacotille ?

*

Je n'ai pas de médecin traitant attiré. J'ai eu le « mien » pendant de longues années, en qui j'avais toute confiance, lorsque j'habitais en Normandie. Mais depuis que je suis arrivé en Bretagne (déjà huit ans), je n'en ai pas. Celui que j'ai vu deux ou trois fois était un vieux docteur qui faisait son diagnostic rien qu'en vous regardant. Il était relax, minimaliste du côté des médocs, mais on voyait qu'il continuait surtout pour le fric. Dans la salle d'attente, il y avait des revues de yachting ; c'était ça, à l'évidence, qui le branchait vraiment. Sinon, j'ai vu - une seule fois, hélas - une jeune femme médecin pour un arrêt de travail. Elle était jolie, brune, sérieuse et consciencieuse. Je n'étais pas loin de tomber amoureux et j'avais très envie de la revoir mais en sortant, la dame de l'accueil m'a fait promettre de ne pas revenir en me faisant comprendre que le cabinet médical était complètement saturé et ne prenait plus de clients.

*

Belle surprise avec ce concert de David Bowie en 2000 pour la BBC regardé par hasard parce que quelqu'un l'avait signalé en précisant qu'il était « très bien ». La curiosité est une vilaine qualité, probablement la première de toutes. Un hommage imprévu donc, et très émouvant, surtout lorsque le concert démarre avec une version bouleversante de *Wild Is The Wind*. Mais c'est peut-être moi qui deviens trop sensible avec l'âge.

*

Ne pas trop nuire, l'objectif peut sembler relativement facile à atteindre mais il faut compter avec le poids de l'habitude. Ainsi, ma vieille Kangoo qui roule au diesel balance des microparticules sur son passage et pourtant je la garde au nom d'un principe ancien qui voulait que les voitures ne soient changées que lorsqu'il n'y avait pas d'autre issue. De fait, je n'ai eu que trois voitures dans ma vie de conducteur qui a commencé à 30 ans. La première était une Visa beige qui dura une bonne dizaine d'années. A la fin, elle était si cabossée et rayée que les élèves du lycée m'appelaient Columbo. Puis il y eut une 306 dont l'existence fut plus brève. Elle a fini découpée en deux par une moto lancée à fond les manettes. Tout le monde est sorti indemne du crash, y compris le motard qui s'était envolé dans les airs. La Kangoo arrivée il y a une vingtaine d'années est toujours là, fidèle au poste, confortable, avec son lecteur de CD

*

Je commence *Un an dans la forêt* de François Sureau et je sens que je vais me régaler. La prose ciselée et élégante est celle d'un admirateur attentif de Gracq et de Breton. Il lui arrive d'en faire un peu trop mais peut-on s'en plaindre ? On apprécie la liberté avec laquelle Sureau laisse couler les associations d'idées, les rêveries et les souvenirs sans jamais s'appesantir. En bon écrivain, il a le don de réactiver nos propres souvenirs d'enfance en revisitant les siens. A un moment, il évoque le tableau d'Uccello « La chasse de nuit » et mentionne « le lièvre

blanc qu'on ne voit jamais». Je me suis demandé quelle était la référence de la citation. Il s'agit en fait d'un passage de la chanson du générique du feuilleton *Belle et Sébastien*.

*

Vu *Decision to Leave* de Park Chan-wook. Tout est fait pour amener le spectateur à perdre ses repères et à basculer dans l'univers obsessionnel du personnage principal, un détective tombé amoureux de la principale suspecte dans une affaire non résolue. On est apparemment en terrain connu et pourtant, assez rapidement, on réalise qu'on est en train de dériver assez loin du film policier vers un territoire cinématographique. Si on accepte le puzzle complexe du scénario, on peut se laisser capter par le montage sophistiqué jusqu'à la séquence finale inoubliable.

*

Dessiner, peindre, écrire, on ne se rend pas compte mais cela finit par être fatigant à la longue. Sans compter la lecture, qui n'a rien d'une activité de « détente ». Il paraît que les mêmes zones du cerveau sont activées lorsqu'on observe ou imagine une action et lorsque qu'on effectue cette action. Ce n'est pas vraiment surprenant. Donc, je me prescris un peu de repos pendant les fêtes. Il est agréable de se caler de temps en temps sur le rythme collectif. J'ai raté le foot mais je ne louperai pas la trêve de Noël.

*

Ce livre est publié par les éditions du GFIV.
D'autres titres sont disponibles en téléchargement
sur le site
gfv.fr

